

A detailed oil painting of a woman, Bianca di Tolosa, wearing a white veil and a dark dress with a red sash. Her hands are clasped in front of her. The background is a deep blue.

LUIGI ALAMANNI BIANCA DI TOLOSA

ou la Courtoisie catalane

Traduction
JACQUELINE MALHERBE-GALY
JEAN-LUC NARDONE

DAM


BIANCA DI TOLOSA
OU
LA COURTOISIE CATALANE

LUIGI ALAMANNI

**BIANCA DI TOLOSA
OU
LA COURTOISIE CATALANE**

Traduit par Jean-Luc Nardone
et Jacqueline Malherbe-Galy

édition bilingue
français - italien



Département Archives et Médiathèque



**AVANT-
PROPOS**

UN JOUR, alors que Luigi Alamanni est en compagnie de Batina Larcara Spinola, une Génoise avec qui il aurait été intime, elle lui raconte les tribulations auxquelles s'était confrontée, emportée par ses passions, une fille de haute naissance. Frappé par cette histoire, il mémorise ce récit pour le retranscrire fidèlement lors d'un séjour en Provence entre 1524 et 1527. La nouvelle restera dans l'ombre de longues années, probablement oubliée par son auteur.

Il est dit qu'Alamanni se serait inspiré du modèle littéraire et de la forme du *Décameron* de Boccace pour écrire cette nouvelle, et plus particulièrement de la nouvelle *Grisélidis*¹ ou *La Femme éprouvée*. En effet, plusieurs éléments rappellent la plume de Boccace, comme la façon de construire des périodes ou celle d'insérer de longs et intenses monologues dans la bouche des personnages. Mais, au lieu de conserver une rhétorique un peu surannée, Alamanni adopte une langue claire, simple et naturelle. Notamment lors du passage amoureux de Bianca et du Navarrais où, au lieu de suivre son prédécesseur en peignant cette scène de quelques mots voluptueux, notre auteur survole la situation, laissant la narration instiller le doute.

La plus grande ressemblance entre les deux nouvelles demeure le comportement des deux protagonistes, Bianca et Grisélidis. Elles subissent de mauvais traitements qu'elles supportent avec une résignation exemplaire, leur patience leur apportant la grâce de ces impitoyables époux. Pour comprendre la conduite inqualifiable des deux hommes, il faut se reporter aux idées particulières du Moyen Âge. Les femmes, à la fois êtres inférieurs et êtres malfaisants, alliées du diable, avaient pour plus grand mérite de se soumettre aveuglément aux volontés masculines. Grisélidis doit tout à son maître, elle est son esclave et sa chose. Il peut la torturer moralement et physiquement, elle est vertueuse et supporte tout sans s'insurger. Mais, finalement, il est touché et rassuré par tant de douceur. Cette femme est indéniablement inoffensive : c'est tout ce qu'il tenait à savoir.

Dans *Bianca di Tolosa*, les raisons qui poussent l'homme à traiter ainsi sa femme sont assez différentes. Le mépris de Bianca a blessé le comte dans son orgueil, et celui-ci cherche à se venger avec sévérité. Dans l'esprit de Luigi Alamanni, une telle rudesse est un trait de caractère, et même de caractère national. C'est un Catalan grossier, emporté par une éducation chevaleresque, obligeant sa femme à accomplir des actions cent fois plus infâmes que celle dont il lui est fait reproche.

Bianca n'accepte pas, au contraire de Grisélidis qui est résignée et passive, toutes les épreuves imposées par son maître. Elle le supplie de renoncer. Si elle sort chaque fois un peu plus brisée des humiliations qu'elle subit, c'est parce qu'elle se sent coupable : elle a, de son propre libre arbitre, consenti à être la femme d'un bijoutier navarrais plutôt que d'épouser un homme de son rang. Le personnage de Bianca fait preuve de beauté morale, d'humanité et de modernité. La rigidité instaurée par le Moyen Âge, poussant à atteindre des vertus impossibles au nom d'une utopie humaniste, est remplacée avec la nouvelle d'Alamanni par le caractère nouveau et conscient, propre à la Renaissance, de refuser l'ascétisme et d'accepter la condition modelée par chacun de nous. Condition influencée par nos passions et nos faiblesses, aussi vicieuses soient-elles...

Nombreux par la suite se sont posé la question de l'authenticité dans *Bianca di Tolosa*. Au début du récit, Alamanni donne quelques précisions sur les personnages, qui laissent présumer une réalité historique. Mais jusqu'à quel point peut-on croire à la véracité de la chose, surtout si notre auteur s'est inspiré d'une histoire contée et non d'une source écrite ? Il est probable que de nombreux faits et traits de caractère aient été modifiés par les conteurs successifs de l'histoire. Alors, simple légende ou fait historique ? Quoi qu'il en soit, *Bianca di Tolosa* ouvre une fenêtre sur les mœurs d'une société.

Les étudiants de la licence

Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition,
département Archives et Médiathèque, université Jean-Jaurès, Toulouse,
promotion 2014-2015

1. *Griselda* en italien.



BIANCA
DI TOLOSA
OU LA COURTOISIE CATALANE

Bianca, figliuola del conte di Tolosa, ricusa di sposare il figlio del conte di Barcellona per un atto di avarizia praticato dal giovane al convùo delle nozze. Il padre di lei, avendone fatto prima solenne promessa alla moglie, non può costringerla a farlo, benché da simil parentado seguir ne dovesse la pace fra questi due signori, dopo molti anni' di fiera nemicizia. Strano accidente avvenuto, per cui Bianca, senza saperlo, divien moglie del giovane, che per suo amore si era finto mercatante di gioie. Lunghi e penosi travagli da lei sostenuti con virtuosa costanza. In fine sodisfatto il marito della vendetta presasi pel fatto rifiuto, le manifesta l'esser suo, e si vivono lietamente lungo tempo insieme.

Blanche, la fille du comte de Toulouse, refuse d'épouser le fils du comte de Barcelone parce que le jeune homme a fait preuve d'avarice lors du repas des noces. Le père de la jeune fille, pour en avoir fait la promesse solennelle à sa mère, ne peut la contraindre à se marier, bien qu'après de nombreuses années de cruelle inimitié, d'une telle alliance dût s'ensuivre la paix entre ces deux seigneurs. À la suite d'un étrange hasard, Blanche devient à son insu l'épouse du jeune homme qui, par amour pour elle, s'était travesti en marchand de bijoux. Avec une constance toute de vertu, elle endure de longs et douloureux tourments. S'estimant enfin vengé du refus qu'il avait essayé, son mari lui dévoile son identité et ils vivent heureux ensemble de nombreuses années.

VANAMENTE e fuor d'ogni dovere parlan coloro, magnifica mia signora, i quali affermano le forze della natura esser di più valore che quelle d'amore. Della qual cosa se io volessi tutte quelle ragioni ed esempi mettere avanti, che ci sono da dire, di troppa noia a vostra signoria, ed a me di troppa fatica sarei cagione: ma in luogo di tutto mi piacerà solo di mostrarvi un vicino e moderno esempio di me medesimo.

A me, comeché dalla natura siano state negate molte di quelle doti di che ad infiniti è stata larghissima donatrice, sì mi ha ella, più che altro forse, tolto il dono della memoria, la quale siccome è allo apprendere tardissima, così è velocissima a lasciare. Non per tanto avend'io nei giorni passati udito da vostra signoria raccontare una o novella, o istoria, non meno piacevole, che piena di saggi ammaestramenti, mi entrarono con tanta forza nell'animo i detti di quella, che in un momento scolpiti dentro, in eterno, malgrado della natura, ivi si resteranno.

E chi altri di ciò è stato cagione se non amore? Il quale, posciaché di me medesimo fece un dono, benché indegno, a vostra signoria, non solo l'arte della memoria, ma cose altre senza fine mi ha fatto apprendere, e sì farà egli ancora. Ma riservando questo ad altro tempo, intendo al presente di scrivere e la novella stessa, e le parole medesime dette da vostra signoria, acciocché io non sia ad altrui avaro ed invidioso di tanto diletto; dimandando umilmente perdono a quella se, tratta dalle qualità delle persone e de' luoghi, arà la mia penna alquanto più di licenza presa scrivendo, che la sua lingua non fece parlando; non reputando per tutto questo in parte alcuna macchiata la invitta onestà vostra. Ma dalla mia novella

C'EST EN VAIN et hors de toute nécessité que parlent, ma très illustre dame, ceux qui affirment que les forces de la nature l'emportent sur celles de l'amour. Et si je voulais énoncer toutes les raisons et tous les exemples que l'on peut dire, Votre Seigneurie y trouverait bien trop d'ennui et moi bien trop de travail : mais au lieu de tout cela il me plaira simplement de vous exposer un exemple qui me touche, proche dans l'espace et dans le temps.

La nature, qui m'a refusé nombre de ces qualités qu'elle dispense très largement au plus grand nombre, m'a privé plus qu'un autre du don de la mémoire, de sorte que je suis très lent à apprendre et très prompt à oublier. Néanmoins, ayant entendu ces jours derniers Votre Seigneurie raconter une nouvelle, ou histoire, non moins plaisante que pleine de sages enseignements, ce que vous avez dit entra avec tant de force dans mon esprit qu'il s'y est gravé en un instant et y restera éternellement, malgré ma nature.

Et qui d'autre a été de cela la cause sinon amour ? Lequel, après qu'il fit don de moi (un don bien indigne) à Votre Seigneurie, m'a enseigné non seulement l'art de la mémoire mais d'autres choses en nombre infini, et continue à le faire. Mais laissant cela pour plus tard, j'entends à présent transcrire et cette nouvelle et les mots mêmes que Votre Seigneurie prononça afin de n'être à l'égard d'autrui ni avare ni envieux d'un tel plaisir. Et je vous demande humblement pardon si ma plume, guidée par les qualités des personnages et des lieux, aura pris en écrivant bien plus de licence que ne le fit votre langue en racontant, sûr malgré tout que votre honneur invincible n'en sera aucunement entaché. Mais entre ma nouvelle et les propos de Votre Seigneurie, on trouvera cette différence qu'il y a entre une personne vivante et un portrait : de celui-ci on ne peut comprendre que les traits, la forme, les membres, de celle-là, outre toutes ces choses, on peut voir les

a' ragionamenti di vostra signoria arà quella differenza che si trova da una persona viva ad una imagine: in questa soli si posson comprendere i lineamenti, le fattezze, i membri; in quella, oltre a tutte queste cose, i moti, i sembianti, gli atti, e quella venere che più d'ogn'altro estimarono gli antichi saggi. Ma in ciò usando io l'ufizio del pittore, e non della natura, alla mia impromessa verrò brevemente, incominciando.



DICO ADUNQUE CHE, la Linguadoca non ancor ridotta sotto le insegne de' Gigli d'oro, fu in Tolosa un conte chiamato Renato, il quale siccome in molte altre cose era di molto alla natura tenuto, sì gli era ancor più che in altro in avere i più belli e meglio accostumati figliuoli che principe di Francia; ed oltre a due maschi, ne aveva una femina minor di tutti, tenuta da quanti mai la videro una delle più belle, sagge e graziose damigelle che in quei tempi fossero vedute. Solo ebbe in questo non molto favorevole il cielo, che vivendo egli contentissimo di una sua donna, sorella in quei tempi del conte di Provenza, fu per morte, non arrivando ella ancora alla fine di trentacinque anni, privato della sua compagnia con acerbissimo suo pianto e di tutto il paese.

La quale venendo a morte, chiamando a sé il conte suo marito, poichè umilmente gli ebbe domandato perdono di quelle offese che per avventura fatte non gli avea giammai, gli raccomandò, tutta di lacrime piena, i suoi figliuoli, ma sopra tutti la figlia, il cui nome fu Bianca, soggiugnendo che per ultimo dono che in questa vita le dovea fare, fosse una giustissima

mouvements, les expressions, les actes, et cette beauté que les sages de l'Antiquité placèrent plus haut que tout. Mais usant en cela du métier de peintre, et non de la nature, j'en viens sans plus tarder à ma promesse, et je commence.



JE DIS DONC QUE, au temps où le Languedoc n'était point encore passé sous le joug des Lys d'or², régnait à Toulouse un comte du nom de René qui, de même qu'en de nombreuses choses il était très attaché à la nature, tenait plus que tout à avoir des enfants plus beaux et mieux éduqués qu'un prince de France. Et, outre ses deux fils, il avait une fille, la plus jeune de tous, que ceux qui la virent jamais considéraient comme l'une des plus belles, des plus sages et des plus gracieuses demoiselles de ce temps-là.

Le ciel cependant ne lui fut pas toujours favorable. En effet, alors qu'il vivait heureux avec son épouse, la sœur du comte de Provence de ce temps-là, cette dernière mourut alors qu'elle n'avait pas encore achevé sa trente-cinquième année : privé de sa compagnie, il versa des larmes très amères, et tout le pays avec lui. Sur son lit de mort, elle fit quérir le comte son époux pour lui demander humblement pardon si d'aventure elle l'avait jamais offensé ; elle le pria, en pleurs, de prendre soin de leurs enfants, mais surtout de leur fille, qui s'appelait Blanche. Elle ajouta que, pour ultime présent qu'il devait lui accorder en cette vie, elle voulait une très juste promesse qu'il aurait à tenir d'un cœur infaillible, et cette promesse était qu'il ne marierait sa fille à personne, fût-ce

2. C'est en 1271 que le Languedoc, en l'absence d'héritier des comtes de Toulouse, est intégré au domaine royal français. (Toutes les notes sont du traducteur.)

impromessa con animo infallibile di non mancare; e quest'era di non maritar la figlia ad alcuno, quantunque fosse il re di Francia medesimo, di cui ella prima avendolo veduto e considerato, non si contentasse; aggiugnendo che a giovinetta figlia non può farsi più bel presente, quanto il donarle libertà di eleggersi secondo il suo animo quella compagnia di cui deve esser sempre, e la qual non si può se non con vergogna rompere o con morte. Il conte, udite le amorevoli e giuste domande della carissima donna, e considerato che quelle dovevan esser l'ultime parole di lei, e di lui l'ultime grazie che le doveva concedere, con non meno lacrime che giuramenti le donò la fede in pegno che così sarebbe fatto, com'ella voleva; appresso confortandola (avvenga che più di ricevere che di porger conforti avesse mestiero), vide nelle sue braccia partirsi l'anima dallo amato corpo, il qual poscia onoratamente, quale a tal principessa si conveniva, ebbe sepoltura nella maggior chiesa di Tolosa, come ancor si può vedere.

In questi tempi medesimi, la Catalogna non venuta ancora in mano del re d'Aragona e di Castiglia, era il conte di Barcellona uno chiamato don Ferrando, il quale e per la vicinìa. e per la concorrenza di gloria ebbe lungamente guerra col conte di Tolosa; ed infra loro, quando a danno dell'uno e quando a danno dell'altro, aiutato questo dal re di Spagna, e quello dal re di Francia, furono battaglie senza fine, e oltre a modo sanguinose: pure siccome noi veggiamo ogni giorno avvenire che le guerre incominciate intra' principi da vana e mal considerata ambizione, trovano ultimamente termine per istanchezza e povertà di ognuna delle parti; così questi, tardi e con danno comune accortisi che il lor guerreggiare altro insomma

le roi de France lui-même, qu'elle n'eût voulu après l'avoir vu et considéré. Elle dit encore qu'à une toute jeune fille on ne peut faire de cadeau plus beau que de lui donner la liberté de choisir selon son cœur ce compagnon avec qui elle doit demeurer toujours, et qu'elle ne peut quitter, sinon avec vergogne, que par sa mort. En entendant les requêtes aimantes et justes de sa très chère épouse, et considérant qu'il s'agissait là de ses dernières paroles et des dernières grâces qu'il devait lui accorder, le comte, sans moins de larmes que de serments, lui promit qu'il en serait fait selon sa volonté. Puis, alors qu'il la rassurait (lui qui était plus enclin à recevoir du réconfort qu'à en prodiguer), il vit dans ses bras l'âme quitter le corps de sa bien-aimée, lequel, selon les honneurs qui convenaient à une princesse, fut enseveli dans la plus grande église de Toulouse, comme on peut encore le voir.

À cette même époque, en Catalogne, qui n'était pas encore aux mains du roi d'Aragon et de Castille, le comte de Barcelone était un certain don Ferrante, lequel, parce qu'il était son voisin et qu'il voulait avec lui rivaliser de gloire, fit une longue guerre au comte de Toulouse. Et entre eux, tantôt aux dépens de l'un et tantôt aux dépens de l'autre, l'un avec l'aide du roi d'Espagne et l'autre avec celle du roi de France, il y eut des batailles sans fin et sanglantes outre mesure. De même que nous voyons chaque jour que les guerres entreprises par les princes en raison de leur ambition vaine et mal placée trouvent leur fin dans l'épuisement et la pauvreté de chacune des parties, de même ces deux seigneurs, qui s'étaient aperçus tardivement et à leurs dépens communs que guerroyer ne sert à rien d'autre, en somme, qu'à enrichir ses voisins en s'appauvrissant soi-même et à satisfaire ses ennemis, décidèrent ensemble de trouver cet accord que jugeaient moins honteux et moins dommageable ceux qui œuvrèrent pour la paix.

non era che delle sue povertà arricchire i vicini e dar contento agl'inimici, disposero insieme di prender quello appuntamento che di meno vergogna e danno fu giudicato da quelli che a tal pace si adoperarono.

E per meglio fermar la fresca amicizia, fu detto che cosa sarebbe molto convenevole che quelle anti-che armi che si erano con nuova pace addormentate, si dovessero con nuovo parentado ancidere in eterno; considerato massimamente, che siccome il conte di Tolosa intra tutti i suoi figliuoli ne aveva una sola femina, così a quello di Barcellona intra i suoi, che tre erano, un solo maschio era rimasto. Fu dunque di poche parole mestiero al maritaggio, essendo obbligato in dota, come vogliono molti, Salsa e Perpignano, e come altri, pur danari ed oro; i quali dal conte di Provenza in quei tempi per il buon governmento di Romeo in ricco stato montato, gli furono prestati sopra alcune sue terre vicine di Arli e Terrascone.



CONCHIUSO ADUNQUE TUTTO, null'altro in ciò mancava; se non che il Tolosano, non dimenticata l'impromessa fatta alla moglie, disse di tutto esser in punto, sì veramente che i costumi del giovane conte piacesse alla figlia, alla quale era per fede legato di non mai senza piacer suo maritarla.

Parve questa a ciascuno cosa leggieri, e nessuno per questi avea punto meno speranza, conciossia che costui, oltre all'avere e ricchezze e nobiltà a lei non disconvenevole, tanto era bello, tanto virtuoso e di così rari ed onorati costumi ripieno, quanto alcun altro, non dico principe, che sono corvi bianchi, ma

Et pour mieux affermir leur fraîche amitié, on estima qu'il serait fort à propos que ces luttes anciennes qui s'étaient assoupies avec la paix nouvelle fussent par une alliance nouvelle éteintes à jamais. Car l'on avait considéré surtout que, de même que le comte de Toulouse parmi tous ses enfants n'avait qu'une seule fille, de la même façon parmi les siens qui étaient au nombre de trois, celui de Barcelone n'avait qu'un fils. Il ne fut donc nécessaire pour le mariage que de quelques mots puisque la dot, selon le plus grand nombre, était constituée de Salses et de Perpignan, et, selon d'autres, uniquement d'or et d'une somme d'argent que prêta, garantis sur ses terres voisines d'Arles et de Tarascon, le comte de Provence, alors devenu fort riche grâce au bon gouvernement de Romée³.



TOUT ÉTANT AINSI CONCLU, plus rien ne manquait excepté que le seigneur de Toulouse, qui n'oubliait pas la promesse faite à son épouse, dit que tout convenait pourvu que les mœurs du jeune comte plussent à sa fille car il avait donné sa parole de ne jamais la marier contre son gré. La chose parut être à chacun de peu d'importance et personne ne nourrissait pour cela moins d'espérance puisque le jeune homme, dont d'ailleurs le bien et les richesses et la noblesse n'étaient pas inférieurs à ceux de sa promise, était aussi beau, aussi vertueux et doté de mœurs aussi rares et aussi honorables que tout autre gentilhomme – je ne dis pas « prince » car ce sont des oiseaux rares – qu'on pût trouver à cette époque dans toute l'Europe. Il est peut-être malaisé de croire qu'il était né à Barcelone mais c'était bien le cas, et on

3. Romée de Villeneuve, Premier ministre, connétable et grand sénéchal de Raimond Bérenger IV, comte de Provence.

privato gentiluomo che de' suoi tempi in tutta l'Europa si trovasse: cosa forse malagevole a credere che in Barcellona fosse nato; ma ben fu ed è ancora come miracolo narrato, perocché né avanti né appresso niuno a lui simile in quelle parti fu veduto giammai, né è chi spera di vedere ancora.

Questi adunque dal padre alle novelle nozze, già per tutto il paese aspettate e quasi del tutto preste, fu con gran pompa e bella ed onorevol compagnia mandato a Tolosa, dove con quello onore ed amore fu ricevuto, che a grandissimo signore e carissimo figliuolo s'appartiene, non lasciando alcuna indietro delle cortesie francesche e delle cirimonie spagnuole, le quali per la vicinità dell'uno e dell'altro luogo ottimamente in quei tempi sapevano usare: e cessati tutti gli altri primi onori, gli fu nel palazzo davanti presentata la bella figliuola ornata regalmente. Questa, che le meravigliose sue bellezze aveva di rara leggiadria e d'alte maniere adorne, con sì piacevoli e con sì graziosi modi lo accolse, che di stupore e di amore e di dolcezza fece vinto restare il giovine conte; il quale, se prima per fama era di lei possedere venuto desideroso, per vista in un momento così infiammato ne divenne, che non sapeva aspettar più luogo né tempo. La figlia, dal padre davanti di tutto informata, non con meno acuto ragguardamento lo andava a parte a parte misurando, che egli lei; ma questa con quella più vergogna e simulazione che alla donnesca modestia è richiesta, quegli con dicevoli maniere ad innamorato e a principe soddisfaceva di lei gli occhi suoi.

Appresso le prime accoglienze, furono messe le tavole, alle quali non mancò maniera alcuna o di cibi o di giuochi possibili di ritrovarsi in quella stagione e

le raconte encore comme un miracle puisqu'on ne vit jamais dans ces contrées ni avant ni après lui personne de semblable; et encore aujourd'hui nul n'espère en voir.

Pour conclure ces noces futures que tout le pays attendait déjà et qui étaient presque toutes prêtes, son père l'envoya donc à Toulouse, en grande pompe et belle et honorable compagnie. Il y fut reçu avec cet honneur et cet amour qui conviennent à un très grand seigneur et un fils très cher, sans que manquât aucune des élégances françaises ni des cérémonies espagnoles dont on connaissait alors parfaitement l'usage, l'un et l'autre pays étant voisins. Et une fois passés tous les autres premiers honneurs, on conduisit devant lui dans le palais la belle jeune fille royalement parée. Cette dernière, qui avait orné sa merveilleuse beauté avec une élégance rare et un art plein de noblesse, lui fit un accueil si plaisant et si gracieux que le jeune comte fut saisi d'étonnement et d'amour et de douceur au point que, s'il avait eu le désir de l'épouser déjà pour sa renommée, en la voyant il s'enflamma aussitôt si fort qu'il ne voulait plus aucune forme de délai. Informée au préalable de tout cela par son père, la jeune fille ne le jugeait pas avec moins d'acuité, de pied en cap, qu'il ne le faisait lui-même. Mais si elle s'appliquait à y mettre la pudeur et la discrétion que requiert la modestie féminine, lui, selon l'usage des amants et des princes, régalaît d'elle ses yeux.

Après le premier accueil, on dressa les tables. Elles ne manquaient en aucune façon ni des nourritures ni des divertissements qu'on peut trouver à cette saison-là et en ce lieu. Une fois achevé le banquet somptueux, selon la coutume du pays, on leur présenta dans de très riches coupes des grenades⁴ que l'on produit fort belles dans cette contrée, pour se rincer

4. La grenade, qu'on retrouvera à la fin de la nouvelle, est un symbole commun du sexe féminin.

in quel luogo. Dato fine al sontuoso convito, secondo il costume del paese, furono loro avanti in ricchissimi vasi portati pomi granati, che bellissimi fanno in quella contrada, per lavar la bocca da' vari sapori de' molti cibi. Il conte avendone presi, qual di ciò fosse la cagione, avvenne che un sol grano, uscìtogli della mano cadde; la qual cosa vedendo, siccome egli medesimo poi, e molti altri de' riguardanti affermarono, per mostrar leggiadria e prestezza di mano, molto destramente quasi vicino a terra il riprese ed il riportò in bocca.

La novella sposa, o che i fati a ciò la sforzassino, o che pur l'atto in sé le fosse paruto a persona principale mal conveniente, molto nel suo cuore fu turbata, e così dentro l'animo tacitamente ragionava: « Ecco quello che più volte aveva udito dire da chi per certo ne poteva parlare, che la Catalana era la più avara e la più stretta gente del Ponente; e sebbene in costui ho veduto alcune parti non degne della Catalogna, si potrebbe pur essere che ciò da lui artatamente fosse fatto come da persona che cerchi d'ingannare un'altra, antico e comune costume di Catalogna. E bene è d'intelletto povero colui che per qualche breve tempo almeno non sa vestirsi le maniere e parole di virtuoso, tanto che abbia a fine recato un suo disegno, per ritornarsi appresso al suo naturale; ma l'avarizia, siccome è madre e nutrice di tutti i vizi, così ancora, come già intesi da un mio maestro, ha questa occulta proprietà, che non si può asconderla da qualunque ancora ottimo simulatore. Con ciò sia cosa che colui che naturalmente è così fatto, non solo in dispensare il suo medesimo, ma nel vedere gl'inimici stessi troppo largamente distribuire le sue ricchezze sente più noia, che un liberale in vedersi, non che altro, usurpare quanto

la bouche des saveurs variées des nombreux mets. Le comte en avait pris et, quelle qu'en fût la cause, il advint qu'un grain de grenade lui échappa de la main et tomba. En voyant cela, comme lui-même et de nombreuses personnes l'affirmèrent par la suite, pour faire montre de délicatesse et d'habileté, il le rattrapa fort adroitement avant qu'il ne touchât le sol, et le remit dans sa bouche.

La fiancée, soit que le destin l'y forçât, soit que l'acte en soi lui parût convenir bien peu à un prince, en eut le cœur profondément troublé, et en son for intérieur discrètement elle se disait : « Voici donc ce que j'ai plusieurs fois entendu raconter par des personnes qui pouvaient en parler en connaissance de cause, à savoir que les Catalans sont les gens les plus avarés et les plus âpres au gain d'Occident. Et bien que j'aie vu chez lui des traits qui ne sont pas propres à la Catalogne, il se pourrait que cela fût une ruse de la part de quelqu'un qui cherche à tromper, ce qui est une coutume ancienne et commune de la Catalogne. Et il est bien faible d'esprit celui qui, pendant un court instant au moins, tant qu'il n'a pas touché au but, ne sait pas se parer des manières et des paroles de la vertu pour laisser ensuite libre cours à sa nature; mais l'avarice, qui est la mère nourricière de tous les vices, a cette propriété secrète, comme me l'enseigna jadis un de mes maîtres, que personne ne peut la cacher, pas même un excellent simulateur. Si bien que celui qui a ce penchant naturel éprouve, non seulement en dépensant son bien propre, mais aussi en voyant ses ennemis distribuer largement leurs richesses, plus de douleur qu'un homme libéral qui s'apercevrait que l'on usurpe tout ce qu'il possède au monde. Et s'il est ainsi (ce que je ne doute pas qu'il soit, considérant que celui qui en temps d'abondance extrême est avare du moindre grain d'autrui sera dans la disette bien plus avare de tout l'or qui lui appartient), qu'advient-il donc de moi ? Quel malheur plus grand pour

abbia al mondo. E quando costui cotal sia (che senza dubbio cotal lo stimo, imaginando che chi in somma abbondanza è avaro d'un gran d'altrui, ben sarà ne' bisogni avaro di molto oro che suo sia) che adunque di me sarebbe? Qual maggior miseria ad una giovane nobile e di generoso spirito, che lo aver marito ricco ed avaro? Queste a sé medesime son doglia e disperazione, ad altrui sollazzo e scherno. Tolghino gli Dei che ciò m'avvenga, che piuttosto mi viverò in questo modo fino agli ultimi giorni della mia vecchiezza, che viver con questo in continui dolori e penitenza del mio poco senno: e dica il mio vecchio padre quanto vorrà, che io so ben che folle è colui che a preghiere d'altrui nuoce a sé stesso. » E di così far del tutto infra sé deliberata, diede fine a' suoi pensieri.

Venuta la fine di tutte le feste, il conte di Tolosa, con licenza del Catalano presa per mano la figliuola, ne andò in camera; e quivi con que' paterni ammaestramenti che seppe, le chiese la sua volontà; a cui ella tutta deliberata animosamente rispose, piuttosto volersi così sempre dimorare sola, che in compagnia contraria a' suoi costumi. Udendo questo il vecchio padre, che tutto l'opposito estimava, fu il più dolente che mai fosse, pensando seco che dove ciò era ordinato a profitto e pace di tutto il paese, poteva legghiermente accadere che fosse ad eterna distruzione e guerra universale di tutti loro. E domandata la figlia della cagione, ed avendola intesa, siccome di cosa frivola si prese a ridere, ed in tutti i modi che poté tentò di rimuoverla; ma tutto fu niente, perché in ultimo ebbe da lei per fermissima risposta che, dove ella intendesse che contra alla fede data alla madre, le dovesse esser fatta forza, con le proprie mani, piuttosto

une jeune femme noble et d'esprit généreux que d'avoir un mari riche et avare? Ce sont là pour elle douleur et désespoir, et pour les autres divertissements et railleries. Puisse les dieux m'épargner cela car je préfère vivre comme je suis jusqu'au dernier jour de ma vieillesse que vivre avec lui sans cesse dans les tourments et le remords d'avoir manqué de sagesse. Et que mon vieux père dise ce qu'il voudra, moi je sais que bien fol est celui qui, en cédant aux prières d'autrui, fait son propre malheur. » Et ayant délibéré de la sorte en elle-même, elle conclut ses réflexions.

Lorsque fut venue la fin de toutes les fêtes, le comte de Toulouse, avec l'accord du Catalan, prit sa fille par la main et la conduisit dans une chambre. Et là, en lui prodiguant les conseils qu'un père donne à sa fille, il lui demanda quelle était sa volonté; à quoi, bien décidée, elle répondit courageusement qu'elle voulait plutôt rester seule à jamais qu'avoir un compagnon si contraire à ses mœurs. En entendant cela son vieux père qui estimait tout le contraire en éprouva plus de douleur que jamais, pensant en lui-même que ce qui était conçu pour le bien et la paix de tout le pays pouvait aisément basculer en une guerre universelle et une destruction définitive de tous. Il demanda à sa fille quelle en était la raison et après l'avoir entendue il éclata de rire comme d'une chose légère, et de toutes les manières qu'il put il essaya de la faire changer d'avis. Mais tout cela ne servit à rien puisque finalement il obtint d'elle pour très ferme réponse que si jamais elle comprenait que, reniant la parole donnée à sa mère, il devait la forcer, plutôt que d'y consentir, elle se priverait de ses propres mains et de la vie et du malheur à venir. Le vieux comte qui se souvenait de la promesse faite à sa défunte épouse et mù par la tendresse qu'il éprouvait pour sa fille, presque en larmes, ne répondit rien d'autre que : « Si cela est aussi résolu dans ton cœur, qu'il en soit ainsi; et n'attends point de moi que je te contraigne autrement que tu ne le feras toi-même. »

che acconsentirlo, e della vita e del futuro dispiacere si priverebbe. Il vecchio conte, ricordevole della impromessa fatta alla morta sua donna, e mosso dalla tenerezza della figliuola, quasi lacrimando, null'altro rispose, se non: – Se così fermo ti giace nell'animo di fare, e così sia fatto; né da me aspettare altra forza che quella che ti farai tu stessa.

Ed uscito di camera, con quelle più onorevoli scuse che gli vennero in animo, e cortesi parole che seppe, discorrendo come sia al più fatto l'ingegno delle donne e delle figlie massimamente, e quanto ne' lor danni medesimi siano più ostinate, fece in ultimo intendere al conte di Barcellona, lei in alcuna maniera non esser contenta di queste nozze. Furono le presenti parole molto più che acutissimi strali nell'animo del Catalano; e tanto più il trafiggevano quanto meno ne aveva temuto, e più vicino gli era avviso d'essere a' suoi desii; nondimeno, serrando dentro il nascosto sdegno e dolore, alquanto amaramente sorridendo, rispose, questo non essere il primo caso avvenuto ed a lui e a molti più di lui grandi avverso ai loro disegni; e che, poi che così era, con buona pace di lui pensava il giorno appresso di ritornarsene a Barcellona; e che in premio della fatica sostenuta di venir fin là, null'altro addimandava, se non d'intendere qual cosa più d'altra avesse in lui trovata la figlia che non le aggradasse per poter nell'avvenire meglio emendarsi. Il vecchio, vergognandosi parimente e di negarlo, e di dirlo, pur alla fine costretto, glielo disse. La qual cosa non senza ridere udita, rispose il Catalano: – Quando più m'occorra di visitar novelle spose, vi andrò per innanzi in tempi che i pomi granati non sien maturi; posciaché a me, siccome a Cererela figlia, hanno la moglie tolta

Il sortit de la chambre et, avec les excuses les plus honorables qui lui vinrent à l'esprit et les paroles les plus courtoises qu'il sut trouver, arguant de la forme de l'esprit des femmes et plus encore de celui des jeunes filles, et de leur obstination à faire leur propre malheur, il finit par faire comprendre au comte de Barcelone qu'en aucune façon sa fille n'était favorable à ces noces. De telles paroles transpercèrent plus douloureusement que des flèches le cœur du Catalan et elles le blessaient d'autant plus qu'il s'y attendait moins et qu'il avait davantage cru être conforme à ses vœux. Néanmoins, gardant bien cachées en lui-même sa colère et sa douleur, tout en souriant amèrement, il répondit que ce n'était pas la première fois que lui et d'autres beaucoup plus grands que lui essayaient un refus contraire à leurs desseins; et que, puisqu'il en était ainsi, il pensait en bonne paix s'en retourner à Barcelone le jour suivant. Mais pour prix de la fatigue qu'il avait endurée à venir jusque-là, il ne demandait rien d'autre sinon que de savoir ce qui en lui avait principalement déplu à sa fille afin qu'à l'avenir il pût y remédier. Le vieil homme, honteux tout autant de se taire que de répondre, finalement contraint, le lui dit. En entendant sa réponse, le Catalan, non sans éclater de rire, répondit : « Si d'aventure il m'arrive d'aller rendre visite à des fiancées, j'irai avant la saison où les grenades sont mûres puisqu'elles m'ont privé de mon épouse, comme Cérés de sa fille⁵. » Il ajouta que le comte de Toulouse agissait comme la piété l'exigeait envers sa femme et sa fille en se refusant à contraindre cette dernière, mais que pour autant il ne devait

5. D'après l'hymne homérique À *Déméter* (I, v. 372), Pluton, le dieu des Enfers, amoureux de Proserpine, l'enlève et lui fait manger par ruse un grain de grenade, nourriture réservée aux morts; aussi la jeune fille est-elle obligée de rester avec lui quatre mois par an, passant sur terre, auprès de sa mère Cérés, le reste de l'année.

–: a questo aggiugnendo che egli pietosamente verso la sua donna e la sua figliuola operava, non volendo farle forza, e che per quello non dovesse dubitare che mancasse la vera novella pace ed amicizia tra lor fatta: ed entrò in altra materia di ragionare, finché passò con poca sua soddisfazione il primo giorno.



L'ALTRO APPRESSO, celando il fiero animo contro alla donna, con assai dolce congedo e di lei e di tutti gli altri si dipartio, e con le più grandi giornate che gli furono possibili si dirizzò verso Catalogna: ed arrivato dentro i confini de' suoi paesi, ivi licenziata la sua gran compagnia, le fece intendere di voler andare ad una santissima devozione lunge da cammino non molte leghe, la qual molti hanno creduto che fusse nostra Donna di Monferrato. E perciocché a cotali peregrinaggi si convien deponer tutte le pompe e glorie del mondo, voleva, con seco soli due de' più fidi amici, compire il suo voto con quella più umiltà e zelo di Dio che potesse. Partitisi adunque gli altri tutti, e restato con due antichi compagni de' suoi segreti, aperto loro ogni disegno suo, lasciarono i cavalli, e si misono in cammino a piedi, a ritornarsene verso Tolosa, avendo ognuno di loro vestito abito e forma diversa tutta dalla prima. Il conte s'era in maniera di gioielliere divisato, portando in braccio una di quelle cassette che tutto il giorno si veggono in Parigi portare, ed in tutta la Francia ed in Italia ancora, dove portano cose infinite e diverse a vendere, e le vanno domesticamente offerendo alle gentildonne ed a' gentiluomini, che senza altro affare conoscono.

avoir aucune crainte pour la vraie nouvelle paix et la nouvelle amitié conclues entre eux. Puis il se mit à discourir sur d'autres sujets jusqu'à ce que prit fin cette première journée sans grande satisfaction pour lui.



L'E LENDEMAIN, masquant son terrible ressentiment envers la jeune femme quand il prit congé et d'elle et de tous les autres avec force douceur, le jeune comte s'en alla et, chevauchant chaque jour aussi longtemps qu'il put, se dirigea vers la Catalogne. En passant la frontière de son pays, après avoir renvoyé sa grande escorte, il laissa entendre qu'il voulait se rendre à un très saint sanctuaire situé à quelques lieues de là, dont la plupart pensèrent qu'il s'agissait de Notre-Dame de Montserrat. Et parce que pour de tels pèlerinages il convient de se dépouiller de toutes les pompes et de tous les honneurs du monde, il voulait, avec deux de ses amis les plus fidèles, accomplir son vœu dans la plus grande humilité et le plus grand zèle de Dieu possible. Et donc, après le départ de tous les autres, demeuré seul avec les deux anciens complices de ses secrets, il leur ouvrit chacun de ses desseins. Ils abandonnèrent leurs chevaux et se mirent en chemin à pied pour s'en retourner à Toulouse, habillés de vêtements en tout point différents des précédents : le comte s'était travesti en bijoutier et portait au bras une cassette semblable à celles qu'on voit porter aux bijoutiers à longueur de journée dans Paris et dans toute la France et même en Italie. Ces cassettes renferment en effet une infinité de choses variées à vendre qu'ils présentent dans les maisons des gentes dames et des gentilshommes qu'ils savent oisifs.

Ainsi, après avoir acheté de nombreux bijoux et d'autres objets en or de grande valeur, et d'autres marchandises raffinées encore, le comte en remplit sa cassette, y mêlant

Così, comperate di molte gioie e cose d'oro di molto valore, ed alcune altre maniere di sottili mercanzie, empiè la sua cassa, mescolando pur tra esse qualcuna delle sue gemme (che molte ne avea portate e bellissime, per donare alla sposa quando sua fusse divenuta), ma non però tolse quelle di più gran pregio, acciocché non fusse per troppo ricco conosciuto per la contrada; e levatasi la barba, che allora era in Catalogna uso di portarsi, se n'entrò in Tolosa tutto solo con ferma speranza che quello dovesse essere il più vero modo che gli avesse la fortuna lasciato a dovere alcuna volta parlare e vedere la sua donna. Così dalla mattina alla sera si andava per tutta Tolosa vendendo le sue merci a questo ed a quello, come gli veniva in sorte, ma più che in altra parte era sovente davanti il palazzo dove allora abitava il conte di Linguadoca, per vedere se fatto gli potesse venire di parlare una volta almeno a colei, che, tra per lo sdegno di poi e per lo amor di prima, aveva in animo a tutte l'ore.

Né molto tempo passò, che una sera, essendo stato il caldo del giorno grandissimo, vide la bella figlia in abito bianco leggiadrissima sedersi sopra la sua porta in compagnia di molte, le più gran gentildonne di quel paese. Egli tutto tremante salutatele umilmente, domandò se piacer fusse d'alcuna della compagnia di comperar cosa ch'egli avesse, offerendo merci di somma bontà e ragionevol prezzo. La contessa e le gentildonne, siccome è usanza del paese, non disdegnando l'offerta fatta, a sé il chiamarono, e domandatolo che cose fossin quelle eh' ivi avea, se lo arrecarono in mezzo; e ciascuna per sé e tutte insieme pigliando chi questa e chi quella cosa, in maniera lo dimandavano e stimolavano, eh' egli, che non era però il più pratico uomo del mondo

aussi quelques-uns de ses propres bijoux (il en avait apporté un grand nombre et de fort beaux pour les offrir à la jeune femme lorsqu'elle serait devenue son épouse), mais non les plus précieux cependant afin que dans le pays on ne le tînt pas pour un homme trop riche. Puis il rasa sa barbe, qu'il était alors d'usage de porter en Catalogne, et entra seul dans Toulouse avec le ferme espoir que cela dût être le meilleur moyen que lui offrait la fortune pour pouvoir quelques fois voir sa dame et lui parler. Il allait ainsi du matin au soir par les rues de Toulouse pour vendre sa marchandise aux uns et aux autres, à l'aventure, mais plus qu'ailleurs il était souvent devant le palais où vivait alors le comte du Languedoc pour voir si l'occasion se présentait de parler au moins une fois à celle qui, par colère ensuite mais tout d'abord par amour, occupait son esprit à chaque instant.

Peu de temps s'était écoulé lorsqu'un soir, après une journée extrêmement chaude, il vit la belle jeune fille vêtue d'une robe blanche très élégante s'asseoir devant sa porte en compagnie de nombreuses grandes dames du pays. Tout tremblant, il les salua avec humilité et leur demanda si quelqu'une d'entre elles aurait plaisir à lui acheter quelque chose car il avait des marchandises d'excellente qualité à un prix raisonnable. La comtesse et les nobles dames, selon l'usage du pays, ne dédaignant pas la proposition qui leur était faite, le firent venir à elles et, après lui avoir demandé ce qu'il vendait, firent cercle autour de lui. Et chacune d'elles et toutes à la fois, prenant qui tel objet et qui tel autre, l'interrogeaient et le sollicitaient de sorte que lui, qui n'était certes pas l'homme le plus expérimenté dans ce métier, ne savait trop ni quoi ni à qui répondre sinon qu'en s'adressant toujours à la comtesse, il faisait du mieux qu'il pouvait pour se libérer des questions qu'on lui posait. Et après leur avoir fort bien vendu bon nombre de ses plus beaux bijoux, il s'en alla, chassé par les vêpres.

in questo mestiero, non sapeva bene né che né a chi si rispondere, se non che pur sempre volgendo le parole alla contessa, il meglio che poteva dalle domande fatte si deliberava ed avendo con assai buon mercatò molte vendute loro delle sue cose che più erano aggradate, di quivi si dipard, cacciandolo il vespro.

Tenne questa maniera molto tempo, che quasi ogni giorno nella compagnia medesima si trovava; ed in breve così domestico era di tutte diventato, che loro era di gran sollazzo il divisar con lui, non senza invidia di tutti gli altri del suo mestiero, i quali sempre da tutte eran rifiutati, essendo da esse detto: – Noi vogliam servir fede al nostro Navarro (ché in quel paese avea lor detto d'esser nato, non sapendo tanto sforzar la lingua, che per Francioso fusse estimato, e Spagnuolo non si voleva confessare).



A VVENNE DOPO ALQUANTI GIORNI, che vedendo il destro, il conte disse, senza esser da altri udito, ad una delle dame della camera della contessa, a quella che più gli parve e da lei amata ed a lui favorevole, ed a cui aveva qualche cortesia fatta delle sue mercanzie, che aveva non molto lunge di là una delle più belle e più virtuose gioie che mai fussino al mondo né viste né udite; ma che non la portava in quella guisa per paese, dubitando che non gli fusse rubata, e che tanto gli era cara, che per la vita stessa non la venderebbe; e, senza più oltre parlare, qui si tacque, poco appresso indi partendo. Pareva alla cameriera ciascuna ora mill'anni di poter contare alla padrona quello che avea dal Navarro udito. E venuto il tempo di

Il renouvela l'expérience plusieurs fois et se retrouvait presque chaque jour en même compagnie, devenant ainsi en peu de temps si familier de toutes ces dames qu'elles prenaient un grand plaisir à deviser avec lui, ce qui ne manquait pas de susciter la jalousie des autres marchands qu'elles avaient toujours repoussés avec ces mots : « Nous voulons rester fidèles à notre Navarrais. » En effet, il leur avait dit être originaire de Navarre, ne sachant trop forcer sa langue car il voulait qu'on le prît pour un Français et ne voulait pas dire qu'il était espagnol.



A PRÈS PLUSIEURS JOURS, lorsqu'il vit que le moment était propice, le comte, en toute discrétion, dit à l'une des chambrières de la comtesse, celle qui lui semblait être la plus aimée d'elle et la mieux disposée envers lui, et à qui il avait fait quelque faveur pour certains de ses bijoux, qu'il possédait non loin de là une des plus belles et des plus merveilleuses pierres qui fût jamais vue ou décrite au monde; mais qu'il ne l'emportait pas avec lui dans ses tournées de peur qu'on la lui volât; et qu'elle lui était si chère qu'il ne la vendrait pas contre sa vie même. Et s'en tenant là, il se tut et s'en alla peu après. Chacune des heures qui passaient en paraissait mille à la chambrière, à qui il tardait de pouvoir raconter à sa maîtresse ce qu'elle avait appris du Navarrais. Et au moment d'aller dormir, tandis qu'elle l'aidait à se déshabiller, elle lui décrivit les beautés et les vertus de la pierre merveilleuse, ajoutant même, comme cela est toujours leur⁶ habitude, quelque supplément à la vérité. Elle dit encore que, si elle était la comtesse, elle trouverait bien tous les chemins

6. Ce pluriel sans antécédent, quelque peu critique, désigne les chambrières ou les femmes en général.

andare a dormire, mentre che ella l'aiutava spogliare, le narrò della gioia meravigliosa le bellezze e virtù, aggiugnendo pur, siccomè usanza di loro sempre, alla verità qualche vantaggio, dicendo appresso che, se ella fusse nell'esser della contessa, troverebbe tanti e modi e vie, che senza fallo sarebbe sua, quantunque egli di non voler venderla fermato avesse, perciocché ad ogni altra cosa, fuorché alla morte, è riparo; e con suo tanto lodarla, e confortarla, in tanta voglia ne accese la giovane figlia, che a null'altro pensò tutta la notte, e null'altro vide ne' suoi sogni che questa gioia; e la mattina, a pena venuto il giorno, commise alla donna che subito andasse a trovare il Navarro, e tanto lo pregasse in nome di lei e scongiurasse, che egli inducesse l'animo a venderla: la qual cosa pur non possibile a farsi, si adoperasse ella tanto, che almeno la potesse vedere; perciocché forse diminuendosi per veduta quello che ella per fama estimava, ancora scemata sarebbe la voglia che ella n'avea. Fu adunque la cameriera col Navarro, e gli contò tutto il fatto; della qual cosa egli lietissimo oltramodo, cominciò da capo a mostrar di farne la più grande stima del mondo; e se il giorno avanti l'aveva molto lodata, allora l'alzava fin sopra il cielo, con mille giuramenti di nuovo affermando che piuttosto della vita sarebbe cortese che di quella; ma che per la umanità e gentilezza di lei era ben di tanto contento ch'ella la vedesse, sì veramente che altri, ch'elieno due, non fusse là ov' egli la porterebbe.

La cameriera, più oltra impetrar non potendo, per il meglio accettò questo; e posto con lui a che ora del giorno ciò dovesse farsi, se ne tornò alla contessa, e le disse il tutto. Venuto il tempo dato, arrivò il Navarro con la bella gioia da loro aspettata.

et tous les moyens pour que la pierre fût à elle sans faute, quoiqu'il eût fermement dit qu'il ne voulait pas la vendre, parce qu'il y a toujours une solution à tout (si ce n'est à la mort). Et elle sut si bien flatter et encourager la jeune fille et allumer en elle tant de désir que cette dernière ne pensa à rien d'autre durant la nuit entière et ne vit rien d'autre dans ses rêves que cette pierre. Et le lendemain matin, au petit jour, la jeune femme ordonna à sa chambrière d'aller sur-le-champ trouver le Navarrais et de le prier en son nom et de le supplier jusqu'à ce qu'il se résolût à la vendre; mais, si la chose était impossible à faire, de s'employer tant qu'il la laissât au moins la voir. Car, en la voyant, l'estime qu'elle en avait d'après sa renommée diminuerait peut-être autant que s'amenuiserait son désir de la posséder.

Sa chambrière se rendit donc auprès du Navarrais et lui raconta toute l'affaire. Il en fut extraordinairement heureux et se mit de nouveau à laisser entendre que rien au monde ne comptait plus pour lui. Et si la veille il en avait fait grand éloge, il la montait à présent jusqu'aux cieux, jurant de nouveau mille fois qu'il donnerait plutôt sa vie que la pierre; mais que, en raison de la bonté et de la noblesse de la comtesse, il était fort content qu'elle la vît à condition que personne d'autre qu'elles deux ne se trouvât là où il l'apporterait. La chambrière, ne pouvant implorer davantage, s'en satisfit et, étant convenu avec lui de l'heure du jour où cela devrait se faire, elle s'en revint auprès de la comtesse et lui raconta tout. À l'heure dite, le Navarrais arriva avec la belle pierre qu'elles attendaient.

C'était une pointe de diamant d'une taille si démesurée et d'une forme si étrange et si belle que jamais peut-être on n'en vit de semblable. Elle avait appartenu au vieux comte de Barcelone qui l'avait obtenue de certains corsaires catalans, lesquels allaient pillant au-delà du détroit de Gibraltar vers l'île de Madère et l'avaient prise là à des Normands présents dans

Era questa una punta di diamante di così smisurata grandezza, e di così strana e bella forma, che mai forse a lei simile non si vide. Questa venne alle mani del vecchio conte di Barcellona, portata da certi corsari Catalani, i quali andati erano rubando oltre lo stretto di Gibilterra verso l'isola della Madera, ed ivi la tolsero a certi Normandi per la cagion medesima in quei mari arrivati; e, come men di lor forti, gli privarono di tutta la preda fatta, e loro tennon prigionieri: dicono questa esser dappoi stata lungamente in mano de' re di Napoli, ed al presente averla il gran Turco, che la tiene in maggior estimazione di quante ne abbia, che pur sono infinite.

Venuto adunque, con quell'altezza di parole alla spagnuola e con mille proemii cominciò a magnificar la sua gioia davanti che mostrarla, facendole sopra la sua lealtà fede, che quella cosa, ch'egli meno in lei pregiasse era la bellezza, tanto era grande la virtù d'essa: appresso facendosi grado della sua cortesia, dicendo che per altri non si sarebbe a ciò indotto, gliela mostrò, conchiudendo non per tanto che d'altro che di vista non le saria liberale. La contessa avendo la bellissima gioia in mano, quanto più minutamente la considerava, tanto più bella, siccome era, le pareva; ed un sì fatto desiderio le nacque di farla sua, che non poteva vivere; pur, senza troppo mostrarlo la vagheggiava: poi pregò il Navarro che contento fosse di dirle che virtù ella avesse. A cui egli, dopo averlo alquanto negato, quasi il dirlo gli gravasse, così rispose: – Signora, qualunque volta alcuno si trova in dubbio di dover prender partito di cosa che molto gli pesi, e riguardi qui entro, se il prender consigli deve portar profitto, vede questa pietra divenir così chiara, come se i solari raggi fussino in essa ascosi; se il no, più oscura diviene

ces mers pour les mêmes raisons qu'eux. Et comme ces derniers étaient moins forts, ils les dépouillèrent de toutes leurs rapines et les firent prisonniers. On raconte que la pierre resta longtemps la propriété des rois de Naples et qu'elle appartient désormais au Grand Turc⁷ qui l'estime plus que toutes celles qu'il possède et qui sont pourtant en nombre infini.

Arrivé donc au palais, le Navarrais commença, avec des mots pompeux à la manière des Espagnols et avec mille préambules, à magnifier sa pierre avant de la montrer, jurant sur sa foi que la chose qu'il prisait le moins en elle était sa beauté tant était grande sa vertu ; puis mettant en avant toute la noblesse de la jeune fille, disant qu'il ne se serait jamais résolu à cela pour personne d'autre, il la lui montra, tout en concluant que sa générosité ne lui permettrait rien de plus que de la lui faire voir. La comtesse tenait la très belle pierre dans sa main, et plus elle l'observait minutieusement, plus elle lui paraissait belle, ce qu'elle était ; et elle conçut un désir si grand de la posséder que sa vie semblait en dépendre. Pourtant, elle la convoitait sans trop le montrer. Puis elle pria le Navarrais de bien vouloir lui dire quelles étaient ses vertus. Lui, après avoir opposé quelque résistance comme si cela lui pesait, répondit ceci : « Madame, chaque fois que quelqu'un ne sait quel parti il doit prendre dans un sujet grave, et qu'il regarde au-dedans, si prendre conseil doit lui être profitable, il voit cette pierre devenir aussi claire que si les rayons du soleil s'y trouvaient celés ; sinon, elle devient plus sombre qu'une nuit sans lune. Et d'aucuns en ont déduit qu'elle était la pierre philosophale, qui a été tant recherchée en vain par tant d'hommes, alors que d'autres pensent qu'elle a été créée par l'alchimie et non par la nature. Et il s'en est même trouvé

7. La nouvelle se situe donc avant que la pierre ne soit devenue la propriété du Grand Turc : le narrateur utilise ici un présent d'actualité.

che notte senza luna. E sono stati di quelli che hanno voluto dire che questa sia la pietra de' Filosofi, da molti molto indarno cercata, benché altri dalla archimidia, e non dalla natura, fatta si pensano che sia: né son mancati di quelli che hanno detto questa essere stata d'Alessandro Magno, senza la quale mai non si commise alla sorte della guerra, e poi di Giulio Cesare, per virtù della quale l'un e l'altro fu chiamato invitto, come potete più volte avere udito –: e così detto, ritolse la sua gemma, e prese commiato.



RESTATA ELLA SOLA CON LA SUA CAMERIERA, disse più e più volte: – Chi più di me sarebbe felice, s'io possedessi così bella e così rara cosa? e la potessi ad ogni mia posta e portare e riguardare? E quando altra volta io fossi, come dal conte di Barcellona, dimandata in maritaggio, che beatitudine sarebbe la mia, avendone consiglio infallibile dalla mia gemma! – E così dicendo, pregò ultimamente la sua cara cameriera che per amore di lei ritornasse al Navarro, ed adoprasse sì che gliela concedesse in vendita, e per quel pregio medesimo ch'egli sapria divisare. La cameriera, quantunque con niuna speranza, pure vi andò e la prima e seconda volta in vano, rifiutata da colui, che, non solo di venderla, ma di mostrarla altra volta a persona del mondo non sosterrebbe. Alla terza volta, parendo pur tempo di venire a quello che il primiero giorno avea disegnato, disse il Navarro: – Madonna, poiché la importunità vostra, e la bellezza e la leggiadria della vostra signora hanno forza d'inducermi l'animo a dispogliarmi di così cara cosa, andate, e sì le

pour dire qu'elle appartient à Alexandre le Grand qui, en cas de guerre, ne s'en serait jamais remis au sort sans elle, et plus tard à Jules César; l'un et l'autre, par sa vertu, furent déclarés invincibles, comme vous pouvez l'avoir entendu dire maintes fois. »



APRÈS QUOI, il récupéra sa pierre et prit congé. Demeurée seule avec sa chambrière, elle dit et répéta : « Qui serait plus heureux que moi si je possédais une chose aussi rare et aussi belle ? Et que je pusse à ma guise la prendre et la regarder ? Et si, comme je le fus la dernière fois par le comte de Barcelone, on me demandait en mariage, quel réconfort pour moi d'avoir le conseil infallible de ma pierre ! » Et tout en devisant, elle pria pour finir sa chère chambrière de retourner pour l'amour d'elle auprès du Navarrais, et de faire en sorte qu'il voulût bien la lui vendre, et au prix même qu'il saurait fixer. La chambrière, encore que sans la moindre espérance, s'y rendit donc, la première et la deuxième fois en vain car il n'avisait pas de la vendre ni de la montrer de nouveau à qui que ce fût. La troisième fois, estimant qu'il était temps aussi de revenir à son dessein du premier jour, le Navarrais dit : « Madame, puisque votre insistance importune et la beauté et la grâce de votre maîtresse ont la puissance de contraindre mon âme à me défaire d'une chose si rare, répondez-lui donc que je la lui donnerai assurément pourvu qu'il lui plaise, en guise de paiement, de me laisser m'étendre une nuit seulement auprès d'elle aussi familièrement que si j'étais son mari. Et si elle refuse, dites-lui bien que je ne me priverai jamais de la pierre, ni pour de l'argent ni pour quoi que ce soit d'autre, et qu'elle se satisfasse de nous priver, elle de ce désir et moi de cette contrariété. »

rispondete, che io certamente gliela darò, ove a lei piaccia in pagamento di tenermi una notte sola a canto a lei così domesticamente come se suo marito io fossi; e quando ciò non voglia, sì le dite che né denari né altro premio me ne priveranno giammai; e che sia contenta di torre a sé questa voglia, ed a me questa noia.

La cameriera riportò alla padrona la conclusione, aggiugnendo che, se a ciò far non si volesse disporre, più non intendeva di spendere parole e passi per quest'affare, perché era ben certa che altro non gioverebbe. Crucciassi fieramente la contessa di queste parole, e come offesa nell'onore reputandosi, con isconci detti la disonesta prosunzione di colui minacciava, arditamente di contaminare con le parole la onestà e grandezza sua; e con la cameriera ebbe di crucciose parole, che non gli avesse con ogni suo sforzo dimostrato quanto mal si conviene ad un suo pari usar tali parole verso di lei.

La cameriera, un cotal poco sorridendo, rispose: – Madama, quando io fui da prima mandata da lui, io mi pensai che l'ufficio mio fosse di dire ed a voi ed a lui quanto da ciascuna delle parti m'era imposto; e non mi sarebbe mai venuto nell'animo che parte di quelle parole si dovessero riprendere e tacere. Or se voi siete malcontenta di quanto io vi ho riferito, la colpa è vostra, che non mi ricordaste, che dicendomi egli cotali parole, io dovessi e lui oltraggiare e a voi non dirlo: benché, quando da voi mi fosse stato imposto, io avrei lasciato questo carico ad un altro; perciocché di cose non ingiuste non saprei mai alcuno non dico punire, ma biasimare. Domenedio si lascia pregare degli'ingiusti desiderii e de' giusti, e da' buoni e da' non buoni parimente: è ben vero che quegli esaudisce quando a lui pare, e non questi; sicché io non sapeva che voi

La chambrière rapporta à sa maîtresse ces derniers mots, ajoutant que, si elle ne voulait se résoudre à y consentir, elle entendait ne plus se répandre en discours et en allers et retours pour cette affaire, parce qu'elle était certaine que plus rien n'y ferait. Ces paroles courroucèrent violemment la comtesse et, s'estimant offensée dans son honneur, elle proférait des injures contre l'indécente présomption de celui qui osait avec de telles paroles souiller son honnêteté et sa noblesse. Et elle eut contre sa chambrière des propos virulents parce qu'elle ne s'était pas employée de toutes ses forces à lui montrer combien il est inconvenant qu'un homme de sa condition utilise de tels mots à son égard.

La chambrière, souriant quelque peu, répondit : « Madame, lorsque vous m'avez envoyée auprès de lui la première fois, je pensais pour ma part que mon rôle consistait à vous répéter à l'un et à l'autre ce que chacun de vous m'avait imposé de dire; et il ne me serait jamais venu à l'esprit de devoir blâmer ou taire une partie de vos propos. Si maintenant vous êtes mécontente de ce que je vous ai rapporté, il ne faut vous en prendre qu'à vous-même qui ne m'avez pas rappelé que je devais et l'offenser lui pour avoir prononcé ces paroles et à vous les cacher. En effet, si vous m'aviez imposé cela, j'aurais laissé cette charge à un autre car je ne pourrais jamais réprimander quiconque pour des choses qui ne sont pas injustes, et encore moins le punir. Notre-Seigneur Dieu se laisse prier également pour des désirs injustes et pour des justes, par de bonnes gens et par de mauvaises, et il est bien vrai qu'Il exauce les premiers quand bon Lui semble, et non les autres; et certes j'ignorais que vous vouliez vous placer au-dessus de Lui. En quoi le Navarrais vous a-t-il offensée? Ne savez-vous donc pas que demander, ce n'est ni prendre ni donner? Vous êtes trop jeune et ne savez pas encore parfaitement discerner le bien du mal, mais, si vos cheveux étaient aussi blancs que les miens, vous parleriez

voleste esser da più di lui. Ed in che vi ha il Navarro offeso? Non sapete voi che il domandare non toglie e non dona? Voi sète troppo giovane, e non sapete ancora interamente conoscere il mal dal bene; ma se i vostri capelli fussino così bianchi come sono i miei, voi parlereste d'altra maniera. Ben si debbon dire sovente queste parole; ma dove, ed a chi? non qui, né a me né a chi abbiate per vostra, ma agli uomini e alle donne estrane, le quali, quantunque non ve le credano, pur vi aranno per saggia e per donna che ben sappia far l'arte nostra, cioè simulare: ma a me che vostra son tutta, e non ho altro bene che voi, non dite così; ché so bene che il maggiore onore e 'l più gran piacere che alle donne si possin fare, è il domandar loro quella cosa, la qual tolta, noi saremmo come giorno senza luce e mar senz' onde. Ma escusando la vostra tenera età, ed avendo dovuta pazienza della vostra ira, passerò in altro; e sì vi dico che se saggiamente voi contenterete di ciò il Navarro, e sì vi avrete per voi la bella gemma; ed a me par che voi ne abbiate un buon mercato. E che diavol potreste voi dargli meno, che pagarla d'una moneta, della quale quanta più ne diamo, più ce ne resta da donare? Il peccato si debbe lasciar considerare alle pinzochere ed alle vecchie che non hanno altro a fare, e non alle giovani che hanno millanni di tempo a ripentirsicon Domeneddio de' lor falli. Ed a quelle ancor si debbe lasciar considerare, che non hanno né comodità né voglia, né di ciò son pregate. L'onore, se non è altro a perderlo, che far che s'intenda, faremlo di segreto, e non fia perduto. Io vi dico il mio parere come madre, e voi farete quello che giudicherete il migliore: ma di ciò vi avviso; che tanto più son savia, quanto più son vecchia; e molto mi duole che in

différemment. Bien sûr, il faut souvent dire ce que vous avez dit. Mais où et à qui? Pas ici, ni à moi ni à vos serviteurs, mais aux hommes et aux femmes qui vous sont étrangers, lesquels, quand bien même ils ne vous croiraient pas, vous tiendront pour une dame sage et expérimentée dans notre art, qui est de simuler. Mais à moi qui vous suis toute dévouée, et qui n'ai d'autre bien que vous, ne parlez pas ainsi. Car je sais bien que le plus grand honneur et le plus grand plaisir qu'on puisse faire aux femmes, c'est de leur demander cette chose sans laquelle nous serions comme un jour sans lumière et une mer sans vagues. Mais excusant votre jeune âge, et après avoir patiemment essuyé votre colère, je passerai à autre chose. C'est pour-quoi je vous assure que si vous satisfaites sagement le Navarrais vous obtiendrez la belle gemme; et ainsi, me semble-t-il, vous aurez conclu un bon marché. Et comment diable pourriez-vous lui donner moins qu'en le rétribuant de cette menue monnaie qu'il nous reste d'autant plus à distribuer que nous en donnons davantage? Il faut laisser aux bigotes et aux vieilles femmes qui n'ont rien de mieux à faire le soin de considérer cela comme un péché, et non aux jeunes qui ont mille ans pour se repentir de leurs fautes auprès de Notre-Seigneur. En outre il faut considérer que celles-là n'ont ni l'occasion ni le désir de faillir et n'en sont point sollicitées. Et puisque l'honneur ne se perd que lorsque la chose se sait, nous agirons en secret et il ne sera pas perdu. Je vous donne ici mon avis comme une mère et vous ferez ce que vous jugerez le mieux. Mais sachez ceci : que je suis d'autant plus sage que je suis vieille et que cela m'attriste fort qu'il n'y ait en vous ni ma volonté ni ma sagesse et qu'il n'y ait en moi ni votre grâce ni votre beauté ni votre rang ; de ces trois qualités, deux vous feront défaut d'ici à quarante ans, et la troisième que sera-t-elle sinon plus grand fardeau et plus grande peine? Ce bijoutier, même s'il n'est qu'un petit marchand, a selon moi davantage le visage, les pensées, les manières et

voi non sia la mia volontà e l' mio senno, o in me la vostra leggiadria, bellezza e grandezza di stato; delle quali tre, due ne saranno di qui a quarant'anni mancate; l'altra, che altro sarà che maggior pena e fatica? Questo gioielliere, ancorché picciol mercante sia, al volto, a' pensieri, alle maniere ed a tutto, molto più mi tira al gentiluomo che al suo mestiero Or se voi non lo piglierete, arete ben per avventura fatto quello che vi sarà piaciuto, ma non quello che far dovrete.

Con tali e molt'altre parole mordeva la giovane figlia la vecchia cameriera, aggiugnendo tant'altre ragioni e tante volte replicando, che quasi per istanca, quantunque duro e malagevole le paresse, dopo lungo negare, disputare e pensare, pur le disse la contessa: – Or va, e fa quanto ti pare; ma ordina sì, che non sia più d'una notte, e quella cominci sì tardi, che non vi sia molto da portar per me disagio, e per te pericolo; posciaché quando tu incominci a dire una cosa, è forza o di farla, o di non aver mai posa da' tuoi fastidi. Non rispose altro a questo la cameriera; ma, tosto che poté, fu al Navarro, e seco ordinò che la seguente notte appunto in sul mattutino se ne venisse ad una porta d'un giardino di dietro, e gli divisò il tutto, e che seco portasse la gemma; e così fu fatto.



LA NOTTE AVENDOLE IL NAVARRO DATA LA GIOIA, le disse di averne alcune altre di non men valore di quella, le quali per il pregio medesimo gliele servava, piacendole: la qual cosa udita dalla cameriera, tanto fu d'intorno alla sua padrona, mostrandole che le cose fatte una volta non peggioravano di condizione

tous les attraits d'un gentilhomme plus que d'un homme de sa condition. Si aujourd'hui vous le rejetez, vous ferez sans doute ce qui vous aura plu mais pas ce que vous devriez faire. »

Avec de telles paroles et d'autres encore la vieille domestique tourmentait la jeune femme. Elle ajouta de si nombreuses raisons et répliqua de si nombreuses fois que la comtesse, presque par lassitude, encore que cela lui parût dur et difficile, après de nombreuses dénégations, argumentations et réflexions, lui dit enfin : « Eh bien soit, va et fais comme il te semble. Mais exige bien que cela ne soit pas plus d'une nuit, et que cette nuit commence si tard qu'elle ne m'apporte pas trop de désagréments ni pour toi de dangers puisque, lorsque tu commences à dire quelque chose, il faut ou t'exaucer ou être sans répit soumis à tes assauts. » La chambrière ne disputa pas davantage mais, dès qu'elle le put, elle s'en fut trouver le Navarrais et convint avec lui que la nuit suivante, au petit matin précisément, il s'en viendrait à une porte d'un jardin à l'arrière du palais. Elle lui donna toutes les explications et lui dit d'apporter la pierre; et il en fut ainsi.



PENDANT LA NUIT, après lui avoir donné le bijou, le Navarrais dit qu'il en avait quelques autres qui n'étaient pas de moindre valeur et qu'il les lui réservait pour le même prix, si cela lui plaisait. Quand la chambrière entendit cela, elle pressa sa maîtresse d'accepter en lui prouvant que les choses que l'on fait une fois peuvent être refaites plusieurs fois sans davantage de préjudice et qu'un peu plus un peu moins... Et elle sut si bien y faire qu'après la pointe de diamant, la comtesse obtint un très beau rubis et une émeraude dont le Navarrais dit que le premier avait la vertu de protéger contre les poisons, la seconde contre la peste qui toujours

fatte più volte, e che quel medesimo era uno che quattro; e seppe tanto ben fare, che, oltre alla punta del diamante, guadagnò un rubino bellissimo ed uno smeraldo, de' quali il Navarro disse l'uno aver virtù contra il veleno, l'altro contro alla peste, la qual d'ogni tempo è in Linguadoca, quantunque pur san Rocco di Mompellieri ne la difenda.

Ma come il più delle volte avviene che quello che men si cerca più si trova, avvenne che alcune settimane appresso la contessa con gravissima sua doglia si sentì esser gravida; della qual cosa subito fu a consiglio con la cameriera, la quale a pazienza e a far buon animo confortandola, disse che si dovesse ciò tener segreto, e che a tutto si troverebbe riparo; e che ella non era la prima, né doveva temere d'esser l'ultima, a cui tal caso fosse avvenuto, che poi per pulcella sia stata maritata; e che se questa fosse cosa che facesse cadere i capelli a chiunque accadeva, la maggior parte delle femine del mondo, porterebbono la scuffia. A cui la contessa, destatasi in lei quella generosità d'animo e grandezza che la sua nobiltà le apportava, rispose: – Sia pur dell'altre quello che a lor pare; ma di me toglia Iddio che, poichè il primo errore non seppi fuggire, io il ricuopra con un secondo. Io non sarò giammai di persona, che credendosi di avere una cosa, con mie menzogne e giuramenti vani io gnene dia un'altra. La penitenza voglio io che caggia sopra il peccatore, ed il frutto voglio donare a chi sparse il seme.

Troppo ho seguiti ormai i tuoi consigli: sicché senza più consigliarmi, se punto ami di non mi offendere, va, e menami qui il Navarro; perciocché, poscia che di così vile animo sono stata, che di lui mi son fatta, or tardi sarò di così grande, che con inganni non diverrò

sévit dans le Languedoc malgré la protection de saint Roch de Montpellier.

Or comme le plus souvent il arrive qu'on trouve plus vite ce qu'on cherche le moins, il advint que quelques semaines plus tard, pour sa plus grande douleur, la comtesse comprit qu'elle était enceinte. Elle s'en fut sur-le-champ demander conseil à sa chambrière qui, l'exhortant à se montrer patiente et courageuse, lui conseilla de garder le secret car il y avait remède à tout. Elle lui affirma qu'elle n'était pas la première ni ne devait craindre d'être la dernière à qui cela était arrivé, et qui serait tenue pour pucelle à son mariage; et que si cela était cause que les femmes y perdissent leurs cheveux lorsque cela leur arrivait, la plupart dans le monde porteraient un bonnet. La comtesse, en qui s'éveillèrent cette grandeur d'âme et cette générosité que lui concédait sa noblesse, répondit : « Que les autres fassent comme bon leur semble, mais que Dieu veuille qu'après n'avoir su fuir à une première faute, je ne la couvre pas avec une seconde. Je n'appartiendrai jamais à quelqu'un qui s'imaginerait avoir une chose alors que moi, avec force mensonges et promesses vaines, je lui en donne une autre. Je veux que la faute retombe sur le pécheur et je veux donner le fruit à qui sema la graine. J'ai désormais par trop suivi tes conseils de sorte que sans plus me conseiller, si tu ne tiens point à m'offenser, va et conduis ici le Navarrais. Car après m'être si vilement donnée à lui, désormais je veux montrer la grandeur de mon âme et ne deviendrai pas l'épouse d'un autre par duperie. Et je suis bien déterminée à suivre cette voie sur laquelle la fortune, tes mauvais conseils et mon faible discernement m'ont conduite. »

Après avoir entendu ce qu'avait décidé sa maîtresse et avoir maintes fois tenté en vain de la dissuader, la chambrière conduisit le Navarrais auprès d'elle. Celui-ci, peut-être parce qu'il avait vu plusieurs fois le visage de la comtesse changer

d'altrui; e son di tutto ferma di seguirar quel cammino al quale la fortuna, i tuoi torti consigli e la mia poca discrezione mi hanno indirizzato.

La cameriera, conosciuto il deliberato animo della padrona, ed avendo più volte indarno tentato di rimuoverla, le menò il Navarro; il qual forse per aver più volte veduta e nel colore e nel volto cangiata la contessa, e divenuta più magra, siccome quegli che ne poteva dubitare e ne avea fatto ogn'opra, troppo ben s'era accorto della infirmità sua. La contessa, benché dal dolor vinta, nondimeno senza gettar pure una lacrima, e con forte animo, non come giovinetta figlia, ma come saggia donna e valorosa, così gli disse: – Amico mio, posciaché la tua buona fortuna e la mia rea, ed il tuo molto avvedimento ed il mio poco, ne ha indotti a tale, che io nobilissimamente nata debba, non volendo ingannare Dio e gli uomini, divenir di un gioielliere sposa; e tu, qualunque tu ti sia, debbi marito esser di una figlia di conte, ti prego che non voglia rifiutarmi, e di prendermi per tua ti disponga. Io mi trovo di te gravida, e non intendo per alcuna maniera, qui dimorandomi, essere ad altrui di noia e dispiacere, ed a me di doglia e di vergogna cagione; anzi son disposta, teco venendo e poveramente vivendo, piuttosto offendere in una sola parte questo misero corpo che ha fallito, che con agio di queste membra offender mille volte l'ora l'animo mio, e quello di molti altri insieme. Mettiti dunque in assetto, ché, davanti che domani venga notte, noi siamo di qui partiti; ed avendo io meco le tue gioie in compagnia di molt'altre delle mie, e con alquanti danari, ci andremo, quanto meglio sapremo, schermendo dalla fame, fino a tanto che io possa vedere per che mi abbino le stelle recata in questo mondo.

de couleur et parce qu'elle avait maigri, et comme il pouvait s'en douter après ce qu'il avait fait avec elle, s'était par trop bien aperçu de son état. La comtesse, quoique vaincue par la douleur, ne versa néanmoins pas une seule larme, et avec force courage, non point comme une toute jeune fille mais comme une femme sage et vertueuse, lui dit ceci : « Mon ami, à cause de ta bonne fortune et de la méchante mienne, de ta grande sagacité et de ma sottise, nous voici conduits à ce que moi, qui suis de très noble naissance, pour ne tromper ni Dieu ni les hommes, je doive devenir l'épouse d'un marchand de bijoux, et à ce que toi, qui que tu sois, tu doives être l'époux de la fille d'un comte. Je te prie de ne pas me refuser et de te disposer à me prendre pour ta femme. Je suis enceinte de toi et je n'entends en aucune manière, tant qu'ici je demeure, être pour autrui cause de contrariété et de déplaisir, et pour moi de douleur et de honte. Je suis même disposée, en te suivant et en vivant pauvrement, à offenser plutôt une fois pour toutes ce misérable corps qui a fauté qu'à offenser mille fois par heure mon âme et celle de nombreux autres pour le bien-être de ce même corps. Prends donc tes dispositions pour qu'avant que ne vienne la prochaine nuit nous soyons partis d'ici. J'emporterai avec moi tes bijoux et les nombreux autres qui m'appartiennent, et avec une bonne bourse nous irons aussi bien que nous pourrons nous défendre contre la faim jusqu'à ce que je puisse comprendre pourquoi le destin m'a conduite en ce monde. »

Quoique le comte de Barcelone, que nous n'appellerons plus le Navarrais, fût ravi outre mesure puisqu'il ne désirait rien d'autre que cela, il méditait toutefois sur les conséquences de la fortune d'autrui – s'il avait été vraiment celui qu'elle croyait – et sur la puissance que le ciel a sur nous; et sur combien il est fréquent et facile de tromper les femmes même si elles croient être très rusées, et surtout les jeunes filles. Il

Il conte di Barcellona, che non più Navarro chiameremo, quantunque di ciò lieto fosse oltra modo, siccome quegli che null'altro desiderava, nondimeno considerando seco, quando egli fosse veramente stato colui che ella pensava, a che talor conduce la fortuna altrui, e quanta forza abbia il cielo sopra di noi, e quanto spesso avvenga e come agevol sia ad ingannar le donne, comeché astutissima lor paia essere, e più dell' altre le giovane figlie; ebbe di lei tanta compassione, che quasi fu per fare, così uomo com'era, e per altrui, quello che per sé medesima non si era degnata di fare ella, essendo donna, cioè di piangere: pur fermando il viso, e celando il suo animo, tutto quasi fra sé turbato, disse: – Signora, io sono un vile e povero mercante, come potete ottimamente aver veduto; ma, avvenga che tale io sia, nondimeno l'animo mio è stato sempre di vivere e morire senza mogliera; però vi prego che a me non diate questa noia, ed a voi non procacciate questo disagio. – Arebbe più avanti voluto parlare, ma la pietà di lei, ed il desiderio d'averla, ed il timore ch'ella non si pentisse, gli tolsono le parole. A cui ella rispose: – Amico mio, altro non voglio dirti, se non che ti torni in mente, che al più beato uomo del mondo non sa la fortuna dare in tutto il suo vivere più d'una occasione simile a questa che or per mia disgrazia e tua ventura ti si appresenta; e guarda che ella non s'adiri contro al tuo poco senno, se gioielliere vorrai rifiutare colei per moglie che, non è molto tempo, ha rifiutato per marito il conte di Barcellona.

Accesero queste ultime parole alquanto più dell'antico sdegno nell'animo del conte, ed alla vicina vendetta gli scaldarono la mente; per che egli senza più negare, poichè così pur le piaceva, d'essere ad ogni suo

fut saisi d'une telle compassion pour elle qu'il n'était pas loin de faire, tout homme qu'il était (et de le faire pour autrui), ce qu'elle n'avait pas daigné faire elle, qui était une femme, pour elle-même : c'est-à-dire pleurer. Le visage impassible, et masquant son âme, comme tout troublé en son for intérieur, il dit : « Madame, je suis un pauvre petit marchand ainsi que vous avez pu parfaitement le voir. Quand bien même, mon âme m'a toujours dicté de vivre et de mourir sans épouse; aussi vous prierai-je de ne point m'ennuyer ni de rechercher pour vous un tel désagrément. » Il aurait voulu prolonger son discours, mais la compassion qu'il ressentait pour elle, et son désir de l'épouser et la crainte qu'elle ne se repentît retinrent ses mots. Elle lui répondit : « Mon ami, je ne souhaite te dire rien d'autre que ceci : rappelle-toi que la fortune n'offre au plus heureux des hommes au cours de sa vie qu'une seule occasion comme celle qui se présente aujourd'hui pour ton bonheur et pour mon malheur. Et prends garde qu'elle ne s'irrite de ton manque de jugement si toi, un bijoutier, tu veux refuser de prendre pour épouse celle qui, il y a peu, a refusé de se marier avec le comte de Barcelone. »

Ces derniers mots rallumèrent avec force dans le cœur du comte son ancien courroux et, tout près de sa vengeance, échauffèrent son esprit; de sorte que, puisque c'était ce qu'elle voulait, il lui répondit sans plus de délai qu'il accédait à ce qu'elle lui commandait pourvu qu'elle fût vraiment prête en tout point à vivre comme son épouse et non plus comme la fille de son père, à le suivre sans autre compagnie que la sienne et à pied comme son état et ses anciennes habitudes l'exigeaient, et pour mieux échapper aussi aux dangers qu'encourt quiconque enlève de chez elle la fille d'un comte pour la conduire dans des pays lointains. Et en toute discrétion, d'un commun accord, sans rien dire à personne sinon à la chambrière qui resta là

comandamento presto le fece risposta; sì veramente che ella in tutto si disponesse a menar vita come moglie di lui, e non come figlia di suo padre, camminando senz'altra compagnia ed a piedi, sì perché al suo stato e al suo costume antico di così far si richiedeva, sì ancora per meglio schivare i pericoli ne' quali incorre chi una figlia d'un conte lieva dalle proprie case, per menarla in paesi lontani. E non conosciuti, d'accordo, senza parlare a persona del mondo, fuorché alla cameriera, che restò piangendo, vestiti in abito di pellegrini che andar volessino a S. Iacopo di Galizia, la notte appresso si dipartirono.



L ROMOR PER TOLOSA e per tutto il paese fu grande, quanto a così fatto accidente si conveniva; ma non essendo chi questo imaginar potesse, fu chi pensò che ella, spirata da Dio, in qualche santo monastero di monache fusse rifuggita. Perciocché di quei giorni ch'ella di esser gravida s'era accorta, aveva molta più di divozione dimostrata di quello che soleva, schivando, quanto era in lei, tutte le compagnie, tanto che ciò fu a pensar molto leggieri: e la cameriera rimasa, che sola ciò sapeva, avea così ben ordinata una sua novella, di tutto mostrandosi mal contenta ed ingannata, che faceva a tutti creder che così fosse. Sicché e per questa speranza che ne avevano, e perché in poco di tempo furono fuor delle terre di Linguadoca, non furono ritrovati, quantunque molto cercati. Lungo sarebbe a raccontare la faticosa e lunga prova che faceva in cammino lo innamorato e lieto conte della sua dogliosa e malcontenta donna; la quale per lo addietro non usata di andare

à pleurer, vêtus des habits de pèlerins qui voudraient se rendre à Saint-Jacques-de-Compostelle, la nuit suivante, ils partirent.



C E DÉPART FIT UN GRAND BRUIT à la hauteur de l'événement dans Toulouse et dans tout le pays; mais incapable d'imaginer ce qui pouvait se passer, on pensa que, inspirée par Dieu, elle avait trouvé refuge dans un saint monastère de religieuses. En effet, depuis le jour où elle comprit qu'elle était enceinte, elle avait fait montre d'une plus grande dévotion que d'habitude, évitant autant qu'elle le pouvait la compagnie si bien qu'il fut aisé de penser cela. Et sa chambrière, qui était restée à Toulouse et qui était la seule à connaître la vérité, avait si bien combiné une histoire à elle et montré si bien à quel point elle était mécontente et avait été abusée, qu'elle faisait croire à tout le monde qu'il en était ainsi. De sorte que, et parce qu'ils l'espéraient, et parce qu'ils mirent peu de temps à quitter les terres du Languedoc, on ne les retrouva pas malgré toutes les recherches. Il serait bien long de raconter les longues et pénibles épreuves auxquelles en chemin le comte, amoureux et heureux, soumettait sa dame dolente et mécontente, qui par le passé n'avait guère l'habitude de faire à pied plus de quarante pas dans toute une année, et encore soutenue par de nombreux gentilshommes de sa cour et en choisissant le temps le plus beau. Maintenant, sous le plus chaud soleil du mois de juillet, elle était contrainte de marcher sur des pierres coupantes, le ventre déjà bien lourd, supportant tous les tourments que souffrirait la plus pauvre des femmes cheminant. Pourtant, parfois, lorsque la nécessité s'en faisait ressentir, le comte l'invitait à se reposer, mais avec des mots si frustes, puis il la poussait à reprendre

in tutto l'anno quaranta passi a piedi, e quelli sostenuti da più gentiluomini della sua corte, ed al più comodo tempo che sapesse eleggersi, ora al più caldo sole di tutto il luglio l'era forza camminare sopra taglienti pietre, e già assai grave del ventre, portando tutti quegli affanni possibili alla più povera persona che vada in cammino. Il conte pur talora, quando mestier faceva, la incitava a riposo, ma con sì rozze parole, e poi con sì mal cortesi al camminare la sollecitava, che un minimo comodo al corpo era disagio all'animo grandissimo. Ma il giorno che di Tolosa usciti erano, si dispose del tutto di pazientissimamente portare ogni scherno della fortuna. Tenendo adunque questa maniera in cammino, all'osteria poscia, là dove ella aveva la notte di ristorar le fatiche del giorno qualche speranza, sì per l'essere il paese di malvagissimi alloggiamenti fornito, com'è il costume spagnuolo, sì ancor perché al conte così pareva di far vendicandosi, posava così male la misera giovane, che non quiete, ma affanno sopra affanno si poteva dire.



VENUTI ULTIMAMENTE, dopo alquanti giorni, in Barcellona, ed ivi ritrovati i suoi compagni, che di Tolosa a gran giornate il giorno medesimo, ch'egliano, eran partiti, ordinò d'essere alloggiato insieme con la sua donna in uno de' più poveri e peggio guerniti alberghi che fussino in quella terra, in casa nondimeno d'una buona e santa donna, comeché poche ve ne abbia che piuttosto il battesimo che il ruffianesimo non rifiutassino. Quivi, dormito con lei la prima notte, ed il giorno appresso tutto consumato là entro, le donò la sera di poi a credere che avendo per la città alcuno

sa marche avec d'autres si peu courtois que ce qui soulageait un peu son corps devenait un tourment pour son âme. Or le jour où ils avaient quitté Toulouse, elle s'était engagée fermement à supporter avec une grande patience toutes les affres de la fortune. Elle s'y tenait donc tout le long du chemin et à l'auberge ensuite, là où elle nourrissait l'espoir de se restaurer durant la nuit des fatigues de la journée, tant parce que le pays selon l'usage espagnol n'offrait que de très affreux logements que parce que le comte croyait ainsi se venger d'elle, la misérable jeune femme se reposait si mal qu'on pouvait parler non de tranquillité mais d'une succession de tourments.



ENFIN ILS ARRIVÈRENT APRÈS PLUSIEURS JOURS à Barcelone et là, après qu'il eut retrouvé ses compagnons qui étaient partis de Toulouse à bride abattue le même jour, le comte ordonna que lui et sa femme fussent hébergés dans une auberge des plus pauvres et des plus mal garnies de la ville, mais qui était néanmoins la maison d'une bonne et sainte femme, car rares étaient les tenancières qui n'eussent pas plutôt perdu leur baptême que leur maquerillage. Là, après avoir dormi avec elle la première nuit et y avoir passé toute la journée, il lui donna à croire, le soir d'après, qu'il avait quelques affaires à régler en ville et qu'il ne lui était pas possible de rester avec elle, sinon la nuit, parce qu'il devait consacrer ses journées entières à toutes ses autres besognes. Il lui dit de demeurer là avec la vieille et de s'appliquer toujours à ces travaux, qui lui permettraient de mener une vie de parcimonie; car il n'avait pas l'intention de vendre à cause d'elle le moindre

suo affare, non gli era possibil d'esser con lei se non la notte, compartendo il giorno tutto all'altre sue bisogne; dicendo che ella con la vecchia di là entro si dimorasse facendo sempre suoi lavori, per i quali ella potesse il suo vivere sottilmente sostenere; perciocché egli non intendeva a sue cagioni di vendere alcuna delle sue gioie, né ancor consumare i suoi danari; anzi siccome egli ad ognora metteva in avanzo con la sua industria, così voleva che facesse ella, se punto desiderava la sua pace. Sospirava nel suo animo altamente l'infelice contessa, ricordandosi a quanti il suo padre donava a vivere, e ch'ella in fortuna si trovasse, dove forza le fosse di soccorrere alla sua vita con la fatica delle sue mani; pur con lieto volto rispose che così farebbe.

Il conte lasciatala, in guisa di pellegrino si rendé alle sue case, nelle quali, come cosa presso che perduta stato lungamente desiderato, al presente come fuor di speranza ritornato, fu dal padre e dalla madre teneramente accolto, perocché molte settimane si era da' suoi detti il pellegrinaggio allungato. Stavasi adunque così in festa il lieto conte tutto il giorno co' suoi amici e cortigiani; né mai perciò mancò la notte ascosamente nel medesimo abito di andare a trovar la contessa e giacersi con lei; ad ognora imponendole nuovi carichi di affaticarsi poveramente, ricordandole che ed alla cucina ed alla camera fosse sempre presta a' servigi della buona ostessa.

Né sazio ancor degli scherni fatti, deliberò di più avanti tentarla e disonorarla; per che una notte le disse: – Domani io intendo di donare a bere a certo pellettiera mio amico in una bottega di un sarto, dove a me converrebbe comprar del pane, che pure è molto caro in questa terra: e perché lo spender troppo mi grava, ho pensato che domattina quando l'ostessa arà fatto il

de ses bijoux ni de dépenser son argent. Bien plus, puisque lui-même mettait toute son industrie à faire des économies, il voulait qu'elle fit de même si elle désirait vivre en paix avec lui. L'infortunée comtesse soupirait profondément dans son cœur, se souvenant de tout ce que son père lui donnait pour vivre et se voyant réduite à devoir subvenir à ses propres besoins en travaillant de ses propres mains. Elle répondit néanmoins, le sourire aux lèvres, qu'elle s'y appliquerait.

Le comte la laissa et, vêtu à la manière des pèlerins, il se rendit chez lui. Là, il fut tendrement accueilli par son père et sa mère, lui qui avait été longuement désiré comme une chose presque perdue et qui revenait maintenant, comme au-delà de toute espérance, parce que son pèlerinage avait duré de nombreuses semaines, bien plus qu'il ne l'avait dit. Le comte demeurait donc ainsi à festoyer plein d'allégresse toute la journée avec ses amis et les gens de la cour; il n'en oublia toutefois jamais pour autant de retourner la nuit secrètement auprès de la comtesse, travesti toujours de la même façon, et de coucher auprès d'elle. Il lui imposait à toute heure de nouvelles tâches auxquelles elle s'affairait misérablement, lui rappelant qu'elle devait toujours être prompte à servir sa bonne hôtesse dans la cuisine comme dans la chambre.

Point encore repu de ses mauvais tours, il décida de la tenter et de l'humilier encore davantage, et une nuit il lui dit : « J'ai l'intention demain d'offrir à boire à un certain fourreur de mes amis dans la boutique d'un tailleur; aussi me faudrait-il acheter du pain, qui pourtant est fort cher dans cette ville. Et parce que cela me pèse de dépenser trop, j'ai pensé que demain, lorsque notre hôtesse aura fait son pain et que tu l'y auras aidée, toi, de retour du four avec le pain, feignant qu'il en soit tombé quelques-uns, tu en cacheras quatre dans la poche que tu as sous ton jupon et tu les garderas pour moi; et en fin d'après-midi je viendrai les chercher. » Cela parut

pane, e che tu l'arai aiutata, tu, facendo sembriante che caduta ti sia alcuna cosa, quando tornerai con esso dal forno, te ne asconda quattro nella tasca che hai sotto la cotta, e me li guardi che due o tre ore appresso desinare io verrò per essi. Parve oltre misura cosa vile questa al generoso animo della contessa; e se non che pur molte volte della poltrona miseria degli Spagnuoli e Navarri aveva udito parlare troppo, si sarebbe imaginata costui beffasse: pur pensando questo esser detto daddovero, lo pregò umilmente che suo piacer fusse di non costringerla a ciò fare. A cui egli tutto turbato rispose: – Ancor non t'è di mente uscito l'esser figliuola del conte di Tolosa; e pure il primo giorno che di là partimmo, ti fu da me detto, e da te promesso che, tutto il rimanente dimenticando, solo ti resterebbe in memoria lo esser povera e moglie del Navarro. Per che da capo ti dico che se da me vorrai pace, ti disporrai di far questo, e quanto altro io ti dirò; ovveramente, lasciandoti io qui sola, mi andrò in altra parte a cercar la mia ventura. Fulle forza di prometterlo, e la mattina, come le fu imposto così fece.

Cavalcava a suo diporto ogni sera il conte per Barcellona; e questo dì avendo di tutto avvisato un di quelli due che con lui fu in Tolosa, e che alquanto suo parente era, di quello che dovesse fare, passò davanti al povero albergo della sua donna, ed in trovando cagione di fermarsi, quegli, a cui era stato comandato, avvicinosi, aspettando, a quella donna, che per ventura in sulla porta a cucir si dimorava con la contessa, le disse: – Madonna, chi è questa giovane qui a canto a voi? – A cui ella rispondendo chi ella era, e come e quando quivi arrivata: – Oh – disse il gentiluomo – voi mi parete ormai vecchia in questo mondo, e non ci avete imparato cosa alcuna; costei m'ha viso d'essere la più fina e

extrêmement mesquin à l'âme généreuse de la comtesse, et si elle n'avait maintes fois entendu par trop parler de l'avarice veule des Espagnols et des Navarrais, elle aurait pensé qu'il se moquait d'elle; mais croyant qu'il disait cela pour de bon, elle le pria humblement de bien vouloir ne pas la contraindre à le faire. Plein de colère, il lui répondit : « Il ne t'est pas encore sorti de l'esprit que tu es la fille du comte de Toulouse; et pourtant, dès le premier jour de notre départ, je t'ai dit et tu m'as promis qu'oubliant tout le reste, tu n'aurais plus d'autre souvenir que d'être pauvre et l'épouse du Navarrais. C'est pourquoi je te répète que, si tu veux être en paix avec moi, tu dois accepter de faire cela, et tout ce que je te demanderai d'autre, ou bien je te laisserai seule ici et je m'en irai ailleurs suivre mon chemin. » Elle fut obligée de le lui promettre, et le matin elle fit ce qu'il lui avait imposé de faire.

Chaque soir pour son plaisir le comte chevauchait à travers Barcelone. Et ce jour-là il exposa à l'un des deux compagnons qui l'avaient suivi à Toulouse, et qui se trouvait être de ses parents, ce qu'il devait faire. Ce dernier, comme on le lui avait commandé, passa devant le pauvre logis de la dame et, trouvant un prétexte pour s'y arrêter, il s'approcha, attendit un moment, puis à la vieille femme qui se trouvait par hasard sur le seuil de la porte en train de coudre avec la comtesse, il dit : « Madame, qui est cette jeune personne ici près de vous ? » Elle lui répondit qui elle était, et comment et quand elle était arrivée là. « Oh, dit le gentilhomme, vous me semblez avoir vécu longtemps ici-bas et ne pas avoir appris grand-chose, car cette femme me paraît être la plus rusée et la plus malfaisante femme que j'aie jamais vue; et si vous n'y prenez garde, elle vous volera jusqu'au dernier sou. » La vieille femme le nia et fit grandement la louange de la jeune femme. Le gentilhomme lui dit : « Avant de partir, je veux que vous soyez certaine de ce que je vous ai dit en le constatant de vos propres yeux, et

più malvagia femina che io vidi giammai; e se non vi arete cura, si vi ruberà quanto arete al mondo La qual cosa negando la vecchia, e sommamente lodandola, le disse il gentiluomo: – Io voglio, prima che io parta di qui, che siate certa per veduta di quanto vi ho detto, e vi prego levarle alquanto le robe davanti, e guardare in una sua tasca che ella ha, e vi troverete entro cosa che vi mostrerà che lo avere io studiato in Toledo sett'anni negromanzia mi ha insegnato qualche cosa. E segno facendo di volere egli medesimo accertarsi, la buona femina, più per ubbidire, che perché di quello dubitasse; la cercò nella tasca, ove trovò i quattro pani ascosi; di che fu oltra modo maravigliata, e cortesemente la escusò davanti al cavaliere, il quale, poiché alquanto ebbe sopra questo riso e parlato, si dipartì.

Quanto restasse la misera contessa dolente e piena di vergogna non è da dire, che quasi di dispiacere cadde, vedendosi alla presenza di così nobil compagnia, e di così vil cosa scornata. Ed essendone appresso maternamente ripigliata dalla donna, quasi pian-gendo dimandò perdono, con promessa di mai più non incorrere in simili peccati; tacendo nondimeno sempre chi ciò fatto le avesse fare. Mostrò il conte la notte appresso de' pani non gli esser venuto bisogno; e molto malcontento si finse della vergogna da lei ricevuta, incolpando di tutto lei stessa, che mal volentieri e con poca destrezza lo aveva saputo fare.

Aveva in quei giorni la contessa di Catalogna sua madre certi ricchissimi lavori in mano di un maestro, i quali doveva per suo voto donare ad una santa devozione di Barcellona, ove, intra le altre cose a fare, vi erano quantità di perle a doversi ivi cucire, facendone imagini ed animali, come tutto il giorno in così fatte

je vous prie de soulever un peu le devant de ses jupes et de regarder dans l'une de ses poches, et vous y trouverez quelque chose qui vous montrera que sept années d'étude de la divination à Tolède m'ont beaucoup appris. » Et comme il faisait mine de vouloir lui-même le vérifier, la brave femme, plus pour lui obéir que parce qu'elle doutait, glissa sa main dans la poche et y trouva les quatre pains cachés. Elle en fut extraordinairement surprise et l'excusa poliment auprès du chevalier, lequel, après avoir bien ri et bien parlé de l'affaire, s'en alla.

Nul besoin de dire combien la pauvre comtesse en fut contrite et pleine de honte : elle défaillit presque de déplaisir de se voir humiliée pour une chose si vile en présence de si noble compagnie. Et comme la vieille dame la sermonnait maternellement, au bord des larmes, elle demanda pardon en lui promettant de ne jamais plus commettre de semblables péchés, sans pour autant dénoncer celui qui l'y avait poussée. La nuit suivante, le comte expliqua qu'il n'avait plus besoin des pains et il feignit d'être fort mécontent de la honte qu'elle avait essuyée, l'accablant de toute la faute, car elle s'y était mal prise et à contrecœur.

En ces mêmes jours, la comtesse de Catalogne, sa mère, avait confié à un maître tailleur un certain nombre de très riches travaux qu'elle avait fait le vœu de donner à un sanctuaire de Barcelone. Parmi les choses à faire, il y avait des perles à coudre en quantité pour former des figures et des animaux, comme on en voit tous les jours de semblables. En apprenant cela, le comte trouva sur-le-champ matière à outrager une fois encore sa dame : il dit à sa mère qu'il connaissait une pauvre femme française fort habile à ces travaux et qu'il la ferait venir le jour suivant car il savait où elle habitait. Et la nuit venue, il commanda à sa dame que sans faute, sous peine d'encourir sa disgrâce, elle devrait y voler toutes les quantités de perles qu'elle pourrait. La pauvrette, tout en pleurs, s'y

cose veggiamo. Il che considerando il conte, subito gli cadde nell'animo di potere in questo novellamente oltraggiare la sua donna; e disse alla madre di conoscere una povera femina Franciosa molto in cotali affari ammaestrata, e che il giorno seguente la farebbe a lei venire, perché sapeva là dove ella si riparava: e la notte lo disse alla donna, comandandole che senza fallo a pena della sua disgrazia, tutta quella quantità di perle involasse che possibile le fosse. La qual cosa la misera piangente avendo molto negato, sì per la vicina vergogna avuta del pane, sì per lo andare in casa di colui che nove mesi davanti aveva oltraggiosamente rifiutato per isposo, dove cosa leggieri sarebbe stata ad esser riconosciuta; pur, dopo infinite minacce assai poco cortesi, di farlo in ultimo fu contenta; e per più sicuro modo insieme si accordarono eh' ella si mettesse le perle in bocca, e sotto la lingua le tenesse ascose; perciocché non poteva sì poche prenderne, che bellissime erano tutte e di gran valore, che assai non fusse il guadagno.

Venuta la mattina, fu dalla madre del conte messa in opera: e le sue maniere e costumi tanto aggradarono ed a lei ed a chiunque la vide, che nessuno fu che creder potesse lei altro che gran donna essere, siccome era: altra che in tutte le opere, che a gentildonna si convengono, era e prontissima e dottissima quanto alcun'altra. Costei, poco di lor parole curando, anzi essendole ogni sua lode all'animo un acutissimo coltello, intendeva alla sua bisogna; e di già si avea cacciate sotto la lingua tre delle più belle perle di tutte, quando ivi arrivato il cavalier medesimo del pane, secondo che dal conte gli fu comandato, cominciò con la vecchia contessa molto a maravigliarsi che una così

refusa longuement tant à cause de la récente honte éprouvée pour l'affaire du pain que parce qu'il lui fallait se rendre dans la demeure de celui que, neuf mois plus tôt, elle avait outrageusement refusé pour époux, où elle serait facilement recon nue. Pourtant, après d'innombrables menaces fort peu courtoises, elle accepta finalement de le faire. Et pour plus de sûreté, ils convinrent ensemble qu'elle mettrait les perles dans sa bouche et qu'elle les cacherait sous sa langue; car elle ne pouvait prendre si peu de ces perles (qui toutes étaient très belles et de grande valeur) que le bénéfice ne fût pas considérable.

Le matin venu, la mère du comte la mit à l'ouvrage : ses manières et son allure lui plurent tant ainsi qu'à tous ceux qui la virent que personne ne put croire qu'elle n'était pas une grande dame – ce qu'elle était d'ailleurs. En outre elle était très prompte et très habile dans tous les travaux qui conviennent aux gentes dames, autant qu'aucune autre. Se souciant bien peu des louanges qu'on lui faisait, et chacune étant même comme un terrible coup de poignard dans son cœur, elle s'appliquait à sa besogne. Et elle avait déjà caché sous sa langue trois des plus belles perles d'entre toutes lorsque se présenta ce même chevalier du pain qui, comme le lui avait commandé le comte, s'adressant à la vieille comtesse, commença par s'étonner qu'elle eût accueilli sous son toit une telle femme. Et il lui raconta l'affaire du pain dont il avait été témoin, et dévoila pour finir ce qu'elle avait volé. La malheureuse supporta tout avec d'autant plus de honte et de déplaisir qu'elle se trouvait dans un lieu plus noble et qu'elle avait commis un vol bien plus grave aux dépens d'une personne de plus grande qualité. La vieille comtesse, tout en accusant sa pauvreté, mit fin néanmoins à son honnête travail.



fatta femina volesse in casa sua: e narrandole quel che prima veduto avea del pane, le fece in somma conoscere quel che rubato avea.



LA QUAL COSA LA INFELICE con tanta più sua vergogna e dispiacere sostenne, quanto in luogo era più nobile, ed il furto maggiore fatto a più gran persona. Ma l'altra, dando di ciò colpa alla povertà, le donò nondimeno del suo lavoro onesto commiato. Parendo oramai allo sdegnato conte di avere alta vendetta fatta degli oltraggi ricevuti dalla sua donna, e punito il temerario giudizio fatto di lui; conoscendo lei aver cosa più vile adoperata che il prendere un grano di pomo granato; e già sentendo il tempo avvicinarsi al suo parto, deposto ogni desio di più noiarla, tutto al diletto di sé ed al contento di lei l'animo volse: ed avendo al padre ed alla madre il tutto narrato, dicendo che per inganno e non per avarizia a dormire con lei s'era condotto; e contando appresso quanto di vergogna, di pena e di noia le avesse dato in guiderdone del suo fallo, conchiuse ultimamente che l'altro giorno intendeva di menarla con pace di loro a casa come figliuola del conte di Tolosa e come sua moglie. Furono di ciò i parenti del conte tanto lieti, quanto prima, avendo inteso che tutto era rotto il parentado, furon dogliosi, e senza dir la cagione, fu dato ordine a ricchissimo ed onorevol convito.

Il conte avanti alla festa ordinata disse alla donna:
– Dimani in casa del conte di questo paese si fanno nozze ricchissime; perciocché il suo figlio ha sposata la prima figliuola del re di Aragona, una delle più vaghe e più belle donne che si vedesse, ha molto tempo; per che

ESTIMANT DÉSORMAIS s'être grandement vengé des affronts que sa dame lui avait fait subir, et avoir puni le jugement téméraire qu'elle avait porté sur lui, reconnaissant qu'elle avait agi de manière plus vile que d'avoir rattrapé un grain de grenade, et sentant qu'approchait le moment de sa parturition, débarrassé de tout nouveau désir de la tourmenter, le comte offensé tourna tout à fait son esprit vers son plaisir à lui et son contentement à elle. Et après avoir tout raconté à son père et à sa mère, expliquant que c'était pour la tromper et non par avarice qu'il avait été amené à coucher avec elle, leur narrant ensuite combien de hontes, de peines et de contrariétés pour prix de sa faute il lui avait imposées, le jeune homme conclut enfin qu'il entendait le jour suivant la conduire chez eux avec leur bénédiction comme fille du comte de Toulouse et comme son épouse. Les parents du comte furent aussi joyeux de cela qu'ils avaient auparavant été tristes lorsqu'ils avaient appris que les fiançailles avaient été rompues; et sans en dire la raison, ils ordonnèrent la préparation d'un très riche et très digne banquet.

Avant le début de la fête, le comte dit à sa dame : « Demain, dans la maison du comte de ce pays, on célèbre des noces somptueuses parce que son fils a épousé l'aînée du roi d'Aragon, une des femmes les plus gracieuses et les plus belles qu'on ait vues par ici depuis longtemps. Il a bien de quoi remercier Dieu que tu l'aies repoussé tant il a avec une pareille alliance obtenu une épouse plus riche et plus belle que toi. » La comtesse ne put se retenir davantage, et elle se mit à soupirer au souvenir de qui elle avait été autrefois et de qui elle était à présent. Et le comte ajouta : « Demain, quoi qu'il en soit, c'est jour de fête, et on ne travaille pas. De sorte que, puisque tu n'as rien d'autre à faire, j'ai pensé que tu pourrais t'y rendre avec cette brave femme pour passer le temps, car seule ici tu t'ennuierais. Et d'ailleurs tu verras là-bas s'il n'y a rien que

molto ha da ringraziar Dio che tu lo rifiutasti, tanto ha in questo e per parentado e per ricchezza e per bellezza migliorata sua condizione. Non poté a questo contenersi la contessa, che alquanto non sospirasse, ricordandosi pure chi ella già fosse, e chi era al presente: ed il conte seguitò, dicendo: – Domani in ogni modo è festa, e non si lavora; sicché, non avendo tu altro a fare, ho pensato che tu vada insieme con questa buona donna fin là passando il tuo tempo, che qui sola ti graverebbe; e parte considererai se cosa alcuna là entro fusse che comodamente, senza accorgersene alcuno, rubar si possa. Tu sei donna; e benché veduta fossi, null'altro seguirte ne può che alquanto di vergogna, che tosto passa, ed alla quale chi è povero conviene che acconci lo animo a sopportare.

Se l'altre cose furono alla contessa dure a fare, questa le parve durissima; e se prima avea con preghi e scuse l'altre negate, questa con lacrime e con voci dolentissime sé più tosto a morire, che a fare apparecchiata affermava. Ma il conte, che questa per ultima far voleva, con le più aspre minacce e più gravi parole che ancor facesse, la costrinse a promettere che di ciò non mancherebbe; ed alla femina di là entro avendo ogni suo disegno in segreto aperto, le divisò a che ora, e come e dove andar dovesse la seguente mattina: e così fatto, se ne tornò alle sue case.

L'altro giorno tutti i più nobili cavalieri e le più grandi dame di Barcellona venuti al dovuto tempo ad onorare il convito, prima che messe fussino le tavole, di piacevoli ragionamenti e di liete danze rallegravano le regali case. La vecchia albergatrice, secondo il diviso del conte, quasi a forza menò forse un'ora davanti al convito la contessa; la quale, tosto che in sala, tra la più povera gente ascondendosi, fu apparsa, il conte in abito lieto, tutto ridente e gioioso verso

tu puisses aisément voler sans que personne s'en aperçoive. Tu es une femme; et quand bien même on te verrait, tu ne risques qu'une grande honte, qui passe vite et que ceux qui sont pauvres doivent préparer leur âme à supporter. » Si les tâches précédentes avaient été difficiles à faire, celle-ci parut plus difficile encore à la comtesse. Et si auparavant elle s'y était refusée avec des prières et des excuses, cette fois elle affirmait avec des sanglots et des mots pleins de douleur qu'elle était prête à mourir plutôt qu'à s'y résoudre. Mais le comte, qui voulait une dernière fois l'offenser, avec des menaces plus rudes et des paroles plus terribles que les précédentes, la contraignit à promettre que sans faute elle lui obéirait. Et après avoir découvert en secret son dessein tout entier à la femme qui habitait là, il lui apprit à quelle heure et comment et où elle devait se rendre le matin suivant; et cela fait, il revint chez lui.

Le lendemain, tous les plus nobles chevaliers et les plus grandes dames de Barcelone qui étaient arrivés à l'heure pour honorer le banquet, avant qu'on eût dressé les tables, égayaient le noble palais de plaisants discours et de joyeuses danses. La vieille hôtesse, observant en cela les ordres du comte, conduisit presque de force, environ une heure à l'avance, la comtesse au banquet. Dès que la jeune femme, qui se cacha aussitôt au milieu des gens pauvres, apparut dans la salle, le comte, en habits de fête, tout riant et tout joyeux, dirigeant aimablement ses pas vers elle, dit à haute voix, en sorte d'être entendu par tous: « Bienvenue à madame la comtesse, ma chère épouse. Il est temps désormais que votre marchand de bijoux navarrais devienne le comte de Barcelone; et que vous, pauvre pèlerine, vous deveniez fille et épouse de comte. » À ces mots, elle, tout éperdue, à la fois pleine d'émerveillement et de honte, regarda autour d'elle à qui s'adressait un tel discours. Et même après l'avoir reconnu à sa voix et à ses gestes et compris qu'il s'adressait

di lei piacevolmente volgendo il passo, con alta voce, sicché da tutti poté essere udito, disse: – Ben sia venuta la signora contessa mia cara sposa. Tempo è oramai che il vostro gioielliere Navarro diventi Conte di Barcellona; e voi, povera pellegrina, figlia e moglie di conte divegniate. Alle quali parole ella tutta smarrita, e di meraviglia piena e di vergogna insieme, guardava pure se appresso lei fosse a chi tali parole s'indirizzassero; pure ed alla voce ed a' gesti conosciuto che egli era e che a lei parlava, in forse di che far si dovesse muta si tacque. A cui il conte seguì dicendo: – Signora mia, se lo essere io stato da voi fuor del dovere rifiutato mi ha fatto alquanto incrudelire, forse più che convenevole non estimate, verso di voi, se amore aveste sentito siccome io, ed a torto vi trovaste offesa, mi penserei in un sol punto nel vostro core trovar pietà di tutto, non che perdono. Ma per quella altezza e nobiltà d'animo che più in questa vostra bassa fortuna ho conosciuta, che nella grande non seppi trovare, vi prego che come io le prime offese, così voi l'ultime di quelle vendette mettiat in oblio; ed alla presenza di mio padre e di mia madre, e di tanti signori e dame che qui sono, vi piaccia di donarmi in Barcellona quello che in Tolosa mi toglieste, ed io con la mia industria vi ho forato.

La contessa ripreso il perduto animo, con voce ferma e con volto pieno di onestà e di senno, non mica da povera femminetta, ma da principessa parlando, così rispose: – Caro mi è veramente, signor mio, il conoscere oggi quanta più sia stata la mia ventura che il mio senno, poscia che voi esser veggio, e non cui io mi pensava. Il perdonarvi le crudeltà usate contra di me, tanto più agevol mi fia fare, che a voi non è stato, quanto con più giusto titolo vengono le vendette sempre che le offese.

à elle, incertaine de ce qu'elle devait faire, elle garda le silence. Alors le comte poursuivit en disant : « Madame, si le refus indu que vous m'avez opposé m'a rendu quelque peu cruel à votre égard, peut-être selon vous plus qu'il n'est convenable, si vous aviez éprouvé un amour comme le mien, et qu'à tort vous eussiez été offensée, je penserais aussitôt pouvoir trouver dans votre cœur pitié de tout, sinon pardon⁸. Mais pour cette grandeur et cette noblesse d'âme que j'ai connues dans votre mauvaise fortune plus que je ne sus les trouver dans la bonne, je vous prie de laisser dans l'oubli mes récentes vengeances comme j'oublierai vos premières offenses. Et en présence de mon père et de ma mère, et de nombreux seigneurs et dames qui sont ici, qu'il vous plaise de me donner à Barcelone ce que vous me refusâtes à Toulouse, et que moi par mon industrie je vous ai volé. »

Ayant repris ses esprits, avec une voix ferme et le visage plein d'honnêteté et de sagesse, la comtesse, qui ne parlait plus comme une pauvre mais en princesse, lui répondit ceci : « Mon seigneur, il m'est très cher aujourd'hui de comprendre combien ma chance a été supérieure à ma raison puisque je vois ce que vous êtes et non celui que je pensais. Il me sera d'autant plus aisé de vous pardonner les cruautés dont vous avez usé envers moi – alors que cela ne l'a pas été pour vous – que les vengeances sont toujours plus justifiées que les offenses. Vous donner ici, ou plutôt, pour être plus exacte, vous confirmer ce qu'ailleurs je vous ai refusé, je le ferai d'autant plus volontiers qu'avec moins d'honneur, et dans des habits moins dignes, et en présence de témoins plus humbles, eut lieu à Toulouse la donation qui trouve ici à Barcelone sa confirmation. Je suis donc, quelle que je sois,

8. Voir Pétrarque, *Canzoniere*, sonnet 1, « spero trovar pietà non che perdono ».

Il donarvi qui, anzi, a meglio parlare, il confermarvi in quello che vi tolsi altrove, tanto più volentieri farò, quanto con mio meno onore, ed a men degno abito, ed alla presenza di più bassi testimoni fu fatto la donazione in Tolosa, che in Barcellona la confermazione. Sono adunque, qual che io mi sia, presta ad essere e non esser vostra, solo che la voglia di voi venga compita, sì veramente che piacer sia di monsignor vostro padre e di madama vostra madre, al sommo valor del quale e della quale dimandando degli oltraggi a voi fatti perdono, gli arò sempre in onore ed in amore più che figliuola. Più oltre ancor parlato arebbe, se le lacrime del vecchio conte e della donna insieme, con le liete e pietose voci de' circostanti, non l'avessino interrotta.

Fu adunque presa, e stracciatili indosso i poveri panni, fu regalmente vestita; e fatta la festa solennissima, e significato il tutto al conte di Tolosa, fu da lui con somma e non aspettata allegrezza confermato il parentado, con la dota e con l'amicizia trattata per l'addietro, prendendo in maggior grado che mai la vecchia cameriera cagion di tutto; e la contessa ivi a non molti giorni partorì un bellissimo figliuol maschio, e dopo quello in successo di tempo molti altri e maschi e femine, e contenta grandissimo tempo visse col suo marito, senza fine amata ed avuta in estima da tutto il paese. È questa istoria così partitamente e distintamente narrata nelle croniche dell'uno e dell'altro contado, nelle quali qual più fosse o la tolosana pudicizia, o la cortesia catalana, lascio giudicar nella discrizione di chi legge.



prête à être et à ne pas être vôtre ; mon seul souhait est que votre désir soit satisfait et que ce soit le bon vouloir de monsieur votre père et de madame votre mère, illustres souverains à qui je demande pardon de vous avoir offensé et que toujours j'honorerai et chérirai plus que si j'étais leur fille. » Elle aurait parlé encore davantage si les larmes du vieux comte et de son épouse aussi, et si les voix joyeuses et émues des invités ne l'avaient interrompue. On l'emmena donc et, une fois dépouillée des pauvres vêtements qu'elle portait, on l'habilla comme une reine. Et après une fête très solennelle, on informa de toute l'histoire le comte de Toulouse qui confirma avec une joie extrême et inattendue cette alliance ainsi que la dot et le traité d'amitié signé des mois plus tôt, tandis que la vieille chambrière qui était la cause de tout cela fut promue à un rang plus élevé.

Peu de temps après, la comtesse donna le jour à un très bel enfant mâle, et après lui au fil des années à de nombreux autres garçons et filles ; et elle vécut heureuse un long temps avec son époux dans un pays qui tout entier l'aima et l'estima infiniment. Et je laisse à la discrétion de mon lecteur de juger cette histoire que racontent, chacune de son côté et à sa manière, les chroniques de l'une et de l'autre région, où l'emporte tantôt la pudeur toulousaine tantôt la courtoisie catalane.





LES TRADUCTEURS
RENCONTRE



JACQUELINE MALHERBE-GALY

a été maître de conférences honoraire d'italien à l'université de Toulouse.

JEAN-LUC NARDONE

est professeur, directeur de thèse et responsable de l'enseignement de l'italien à l'université de Toulouse, spécialiste de Pétrarque, auteur d'une *Anthologie de la littérature italienne* en trois tomes, traducteur de *La Storia di Griselda* (dernière nouvelle du *Décameron* de Boccace).



Leur passion commune de la littérature italienne les conduit à la traduction à quatre mains d'ouvrages italiens classiques tels que *La Révolution de Naples* d'Alessandro Giraffi (1647) et *Les Vêpres siciliennes*, un récit anonyme du XIV^e siècle, mais aussi contemporains, tels les romans d'Alberto Ongaro (*La Taverne du doge Loredan*, *L'Énigme Ségonzac...*) publiés en France par les éditions Anacharsis.

Avant toute chose, comment êtes-vous devenus traducteurs ?

J.-L. N. : Quand on est enseignant-chercheur à l'université, on traduit constamment. Après que Jacqueline a pris sa retraite, comme elle était notre philologue, l'idée m'est venue de faire des traductions à quatre mains pour des éditeurs privés. Je me suis dit que ce serait bien de continuer sans être officiellement traducteurs : cela évite les contraintes et on a une relation à l'argent différente. Ce n'est pas notre gagne-pain, c'est vraiment notre plaisir.

Comment vous répartissez-vous le travail ?

J. M.-G. : Comme Jean-Luc a beaucoup de travail et que moi j'ai beaucoup de temps, je prends en charge le premier travail, qui est très dur. Puis nous le corrigeons alternativement et avons de longues discussions à propos du texte, c'est pourquoi il est indispensable de bien s'entendre. Quand on a travaillé un texte, on n'arrive même plus à le lire, on ne le connaît pas par cœur mais presque.

J.-L. N. : C'est à ça aussi que sert notre « quatre mains » : d'une certaine façon, quand Jacqueline m'envoie la première mouture de son texte, je suis comme le premier lecteur. Bien sûr, je connais la langue mais je le regarde de l'extérieur. Franchement, quelqu'un qui traduit tout seul a une grosse responsabilité. Il faut être très sûr de soi pour se passer de ces échanges que nous avons.

Combien de temps ce travail vous prend-il ?

J.-L. N. : Franchement, sur un roman contemporain comme ceux d'Ongaro, une petite journée de discussion suffit. Rien à voir avec ce genre de romans d'introspection dans lesquels les personnages se livrent à des spéculations métaphysiques ou autres... Ce sont des romans d'aventures très agréables, très accessibles et donc très faciles à traduire. À l'inverse, face aux *Vêpres siciliennes*, texte du XIV^e siècle dont l'italien lui-même n'est pas toujours très clair, c'est autre chose. Jacqueline y a passé un temps considérable, une année, au moins. C'est le genre de travail que ne peut pas faire un traducteur dont c'est le métier parce qu'il se trouve dans l'obligation de demander une somme

exorbitante. Il vaut mieux qu'il traduise cinq romans. C'est là que la compétence universitaire de philologie devient une aide précieuse.

Quels sont les outils que vous utilisez pour traduire ? Votre seule connaissance de l'italien est-elle suffisante ?

J. M.-G. : Oh non, il faut des dictionnaires !

J.-L. N. : Un grand dictionnaire comme le *Battaglia*.

J. M.-G. : Parfaitement ! Si vous voulez, pour être traducteur, l'essentiel est de bien connaître la langue mais aussi de bien percevoir que la langue a évolué. Nous, nous sommes incapables de lire du français du XIV^e siècle. L'italien a relativement peu changé, la grammaire et la syntaxe surtout. Il n'en va pas de même pour le vocabulaire italien répertorié dans ce dictionnaire encyclopédique qui comprend 26 volumes. C'est un dictionnaire conçu aux XX^e et XXI^e siècles et qui répertorie tous les sens des mots depuis que le premier livre d'italien est apparu. Lorsque vous travaillez sur un texte ancien, vous êtes sûr d'y trouver le sens du mot que vous cherchez. Et puis, mon autre outil de prédilection, c'est *Le Robert*.

J.-L. N. : Nous consultons des dictionnaires anciens de l'époque classique, du XVIII^e, français-italien, italien-français. Mais le *Battaglia*, c'est le *nec plus ultra* !

Autrement dit, pour faire une traduction, il est nécessaire d'avoir une très bonne connaissance des deux langues.

J.-L. N. : Personnellement, je connais beaucoup d'Italiens qui jamais ne traduiraient de l'italien vers le français, car, même s'ils maîtrisent parfaitement l'italien, ils ne peuvent pas saisir toutes les subtilités du français, les différentes connotations que peut avoir un mot dans l'imaginaire d'un Français. Je ne me sentirais pas de traduire certains textes du français vers l'italien.

J. M.-G. : Oh oui, je pensais par exemple à des textes argotiques ! Ce sont des ouvrages que je ne pourrais absolument pas traduire, ni d'un côté ni de l'autre. Parce que c'est un vocabulaire, une construction de phrase, qui m'échappent totalement. Il faut pouvoir s'approprier

le texte. De même, si vous voulez être un traducteur officiel de modes d'emploi, il faut quand même connaître le vocabulaire spécialisé. Lorsque nous travaillons, on se fait un petit répertoire de mots. Si je vois au bout de trois ou quatre pages qu'un mot est employé à plusieurs reprises, ou qu'un mot a un sens bien particulier, je constitue un petit répertoire que nous consultons tous les deux, ce qui permet d'affiner notre traduction.

Lorsque vous vous attaquez à une traduction, lisez-vous d'abord toute l'œuvre ?

J.-L. N. : Oui, il faut au moins avoir lu le texte une fois, pour savoir ce que ça raconte.

J. M.-G. : Je ne le lis qu'une petite fois. Ces auteurs anciens, on les lit une fois puis on les travaille petit à petit. Enfin, je travaille comme ça.

J.-L. N. : Il faut vite se lancer dans la traduction parce que c'est à ce moment-là que l'on va se rendre compte des problèmes.

Est-on obligé de se mettre dans la tête de l'auteur pour rendre une bonne traduction ?

J. M.-G. : Oui. Il faut s'attarder sur le moindre mot.

J.-L. N. : Il ne faut rien laisser passer.

J. M.-G. : Lorsqu'on lit simplement, on survole la phrase, souvent à tort. C'est pourquoi on peut entrer plus facilement dans une pièce de théâtre : on apprend quelques passages, on récite à haute voix... L'acteur entre dans la pièce de théâtre comme le traducteur dans son texte.

Vous entrez donc dans la tête de l'auteur mais vous n'êtes pas pour autant les créateurs des personnages et des univers. Cependant, vous êtes obligés de fusionner avec ces gens, ces lieux...

J.-L. N. : La traduction est un travail d'écriture. Je ne veux pas dire que c'est un autre livre, mais c'est aussi un autre livre. Vous me suivez ? On n'a pas l'idée de départ, on n'a pas la créativité, mais on a une autre nécessité d'écrire.

Peut-on parler de substitution à l'auteur ?

J.-L. N. : Oui et non. On ne peut pas demander à des machines de traduire. Car il ne s'agit pas de traduire des mots, il s'agit de traduire un esprit, une idée, un état d'âme, une dynamique... La traduction est une réécriture dans une autre langue.

Est-ce qu'il y a des choses que vous ne pourriez pas traduire ?

J.-L. N. : Oui ! Il y a des choses que je ne pourrais pas traduire pour des tas de raisons, y compris philosophiques, politiques...

J. M.-G. : C'est pareil pour moi. Et puis je pense qu'il faut avoir des connaissances dans la chose traduite, il faut être maître de la langue et du contenu. Nous parlions de l'argot tout à l'heure, c'est un bon exemple !

Alors, que préférez-vous traduire ?

J.-L. N. : Les textes anciens, car ils demandent plus d'efforts, plus de recherches. La langue me demande davantage d'attention, il faut parfois se servir de dictionnaires romains, anciens...

J. M.-G. : Le bonheur, c'est de m'apercevoir qu'il y a des mots de langue romaine qui sont pratiquement les mêmes que ceux du français de la même époque. La proximité des deux langues, ça fait partie du charme de la traduction des textes anciens.

Que vous apporte la traduction, sur le plan personnel ?

J.-L. N. : Quand je traduis Ongaro, c'est un plaisir. Je ne me vois plus comme un professeur d'italien mais comme la personne qui va faire découvrir un romancier italien au public français.

J. M.-G. : C'est un grand plaisir. Cela peut paraître étrange mais je le sens comme ça. Je n'ai jamais fait de plongée sous-marine, mais, quand on visionne des films, on voit bien que les plongeurs se régalaient d'explorer des océans. Traduire un ouvrage, c'est vraiment une plongée dans le livre. On y entre pleinement. Pour nous, c'est un très grand bonheur. Quand je commence à traduire, je n'ai envie de faire que cela, tout le reste me coûte. C'est aussi un enrichissement. Par exemple, quand il y a des allusions à un livre ou à un film dans

le roman en cours de traduction, j'ai envie d'en savoir plus. Lire le livre ou voir le film permet, me semble-t-il, de mieux s'appropriier le texte. Notre travail personnel et culturel s'enrichit.

Vous semblez être un couple de traducteurs très fidèles mais, dans le fond, êtes-vous vraiment fidèles ?

J. M.-G. : C'est le parti pris de l'université depuis des années, et c'est le parti pris actuel d'avoir une grande fidélité. Contrairement à ce qui se faisait au XVII^e siècle où il y avait souvent des adaptations de traduction.

J.-L. N. : C'est ce qu'on appelle des « belles infidèles ». Par exemple, l'édition du XIX^e siècle des poèmes de Pétrarque, qui est en prose. Aujourd'hui ça ne se fait pas de traduire des poèmes par de petits paragraphes en prose.

J. M.-G. : Cette fidélité est très difficile, parce que, quand on connaît bien la langue d'origine, on se rend compte que la langue d'arrivée n'a pas la même force, la même profondeur, et c'est ça le drame du traducteur.

J.-L. N. : La difficulté, c'est de rester fidèle à la langue de départ tout en arrivant à une nouvelle langue qui soit correcte.

J. M.-G. : Oui, il ne faut surtout pas qu'à l'arrivée on sente que c'est une traduction. On doit avoir l'impression à la lecture que c'est l'auteur qui écrit dans la langue d'arrivée.

Dans votre cas, il y a une double difficulté : vous traduisez d'une langue étrangère vers le français et ensuite d'une langue ancienne vers une langue plus moderne.

J. M.-G. : Oui et non, tout dépend de ce que veut l'éditeur, s'il veut que le texte soit modernisé pour que tout le monde puisse bien le lire. Aucun éditeur ne nous l'a demandé pour l'instant. On termine la traduction d'un texte du XIV^e siècle, et je me suis amusée avec Jean-Luc à n'utiliser que les mots qui existaient en français jusqu'au début du XVI^e siècle pour rester fidèle au texte. Il y a un mot sur lequel on a discuté, c'est le mot « passage ». Il se trouve qu'en italien c'est *passaggio*. Le mot italien et le mot français avaient ce même sens particulier au XIV^e, c'est-à-dire « traverser la mer », mais aussi

« croisade ». Dans notre texte, c'est le sens de « croisade ». Si l'éditeur voulait une langue contemporaine et pure, on aurait dit « croisade ». Là, on a laissé « passage ». Le traducteur obéit à l'éditeur.

J.-L. N. : Nous sommes des traducteurs obéissants.

J. M.-G. : L'éditeur doit aussi vendre des livres, et nous ne sommes pas maîtres de cette partie du travail. C'est l'éditeur, par exemple, qui choisit la traduction du titre, qui n'est pas toujours facile à trouver. Vous avez remarqué maintenant le nombre de films dont on ne traduit pratiquement plus les titres ?

N'êtes-vous pas tentés parfois de rendre les choses plus claires, en donnant une traduction un peu plus compréhensible ?

J.-L. N. : Ce qui fait la différence, c'est si on a droit à des notes de bas de page ou pas parce que, quand on traduit un roman contemporain, l'éditeur nous dit : « Le gars qui achète ça, c'est pour le lire tranquillement, il n'a pas envie d'avoir 255 notes, sinon ce n'est plus un roman. » Mais on fait des choix différents quand on a droit à un petit nombre de notes. Parce qu'on va pouvoir garder le même mot mais dire, dans une note, « ce n'est pas tout à fait le même sens ». Pour rejoindre ce que disait Jacqueline tout à l'heure, l'éditeur a une responsabilité considérable dans ce choix. On a souvent bataillé à propos des notes en bas de page, ou à la fin du texte.

Est-ce que parfois le traducteur a des cas de conscience ? Comment les résout-il ?

J. M.-G. : Oui, on a des cas de conscience quand il n'y a pas exactement le même mot en français et en italien. *Il vento*, on va le traduire par « le vent », *la porta*, par « la porte », mais ce n'est pas toujours aussi simple. Il y a un adjectif qui m'a agacée dans ce texte, c'est *novello*. Jean-Luc a traduit dans un premier temps : « Son père l'envoya donc à ces noces nouvelles. » Dans le texte italien, c'est la *sposa novella*. Or en latin, l'adjectif de base *nuovo* veut dire « nouveau », mais aussi « inouï », « extraordinaire », quelque chose que l'on n'a jamais vu et donc qui étonne. L'italien a gardé ces deux sens, et alors ces « noces

nouvelles », elles sont nouvelles, certes, mais ce n'était pas un deuxième mariage. Ce ne sont pas ses nouvelles noces. Alors j'ai regardé dans le *Battaglia* et *novello* a aussi le sens de « récent dans le temps », qui vient de se passer ou qui va bientôt se produire ; donc ces « noces nouvelles », c'est plutôt les « noces futures ». C'est donc la future épouse, ce que l'on appelle la « fiancée ». En ancien français, l'« épousée » a aussi ce double sens. C'est celle qui vient juste de se marier ou qui va se marier, et les « épousailles », ce sont les noces qui viennent d'avoir lieu ou les futures noces.

Est-ce que ça vous arrive d'être tentés de modifier un peu le texte ?

J. M.-G. : Oui, mais on ne s'y risque pas. Sauf un auteur, une ou deux fois... Les écrivains, surtout à l'heure actuelle, n'ont plus comme autrefois des lecteurs qui corrigent tout ; on a des exemples de manuscrits entièrement corrigés par de véritables lecteurs qui leur faisaient reprendre des phrases, des passages, des personnages... Si vraiment le texte paraît étrange, on met une petite note. Parce que c'est vrai qu'il y a des choses étranges, même dans les textes anciens, qui souvent sont fondés sur un manuscrit dont on n'a plus l'original. On n'a que des copies de copies.

À travers votre expérience, trouvez-vous que le proverbe *Traduttore, traditore*, « Traducteur, traître », se justifie ?

J. M.-G. : Oui, parce qu'il y a toujours un mot qui sera beaucoup plus riche dans une langue que dans l'autre. Il y a des constructions de phrases qui sont plus belles, plus porteuses. Et si l'on ne veut pas que le lecteur sente l'italien derrière, on est obligés de changer. Et c'est ça, la trahison.

Et comment la vivez-vous ?

J. M.-G. : Je n'en fais pas des cauchemars !

J.-L. N. : Nous sommes des traîtres sereins.

J. M.-G. : Bon, c'est vrai qu'on le regrette. Surtout pour la poésie. J'avoue que j'ai beaucoup de mal à traduire de la poésie. Là, vraiment, on sent l'impossibilité. Mais on essaye de faire le mieux possible.

J.-L. N. : Les jeux de mots aussi. Par exemple, *Traduttore, traditore*. « Traducteur, traître »... En français, le jeu de mots, on ne voit pas trop où il est.

J. M.-G. : Oui, et les proverbes. Trouver un proverbe qui ait exactement le même sens, c'est difficile. Et quelquefois, on ne peut pas le traduire comme un proverbe.

Est-ce que, pour ne pas trahir un auteur que vous aimeriez passionnément, vous vous refuseriez à le traduire ?

J. M.-G. : Oui, si je ne me sens pas à la hauteur. Pour les textes que nous travaillons, je me sentais capable de bien les traduire. Mais il y a des choses, je parlais des textes argotiques, que je ne pourrais pas traduire. Et donc je refuserais parce que je peux me le permettre et que je ne vis pas de la traduction.

J.-L. N. : Je préfère traduire un auteur que j'adore plutôt qu'un auteur que je déteste.

Est-ce qu'il y a un besoin de franciser les noms des personnages ?

J. M.-G. : Les choses ont changé. Autrefois, on traduisait tout. Maintenant, c'est fini, ce n'est plus à la mode. Mais dans ce texte, Blanche est une Française, donc, obligatoirement, on lui redonne son prénom français.

Lorsque vous traduisez, tenez-vous à garder la musicalité de l'italien ?

J.-L. N. : Quand on a traduit de la poésie, c'était évident, mais il nous arrive parfois, quand justement on veut se convaincre l'un l'autre de choisir un mot plutôt qu'un autre, de le lire à voix haute et de dire : « Ah, mais ce mot sonne mieux ! »

J. M.-G. : La musicalité de la langue italienne est quand même un summum. C'est la langue de l'opéra. La musicalité de la langue

française n'a pas les mêmes critères que la langue italienne, et là nous ne pouvons pas être fidèles.

J.-L. N. : En français, tous les mots sont accentués sur la dernière syllabe alors qu'en italien il y a trois, voire quatre cas d'accents possibles, cela donne une musicalité complètement différente. On ne peut pas changer les accents des mots français, ça n'aurait pas de sens. Et ça peut être par exemple préférer un adjectif de trois syllabes plutôt qu'un adjectif transparent de deux syllabes parce qu'à côté du substantif, ces trois syllabes vont donner un ensemble plus séduisant que si on avait traduit l'adjectif qui convenait avec la syllabe en moins.

Beaucoup de virgules ont été ajoutées à la traduction française. Le texte italien comportait-il aussi peu de ponctuation ?

J. M.-G. : Couramment on n'enlève pas de virgules, on en rajoute plutôt. Il faut savoir que la ponctuation est apparue avec l'imprimerie, c'est donc l'éditeur qui ponctue. Il faudrait voir les manuscrits d'Alamanni pour connaître ses propres choix de ponctuation. Alamanni parlait latin comme vous parlez français car, à l'époque, l'italien est très proche du latin par sa construction et les phrases sont longues.

J.-L. N. : Il faut dire que les Italiens sont tous des Proust en puissance, ils font des phrases de vingt lignes et ça ne leur fait pas peur, ce qui en français est assez rare. Pour le lecteur français, on a tendance à couper les phrases, mais pas trop pour que le texte ait une saveur italienne. J'utilisais beaucoup la virgule avant de fréquenter Jacqueline et Ongaro. Pour un texte comme celui d'Alamanni, la ponctuation n'a aucune signification d'un point de vue littéraire puisque c'est l'éditeur qui l'a mise. On se sent d'autant plus libre. Du coup, j'ai aussi tendance à essayer de m'en affranchir.

De la même manière, des paragraphes qui n'existaient pas dans le texte d'origine ont été ajoutés par commodité pour le lecteur.

J.-L. N. : C'est aussi l'éditeur qui faisait les paragraphes à l'époque. On a une certaine latitude pour ces textes anciens, donc découper n'est pas absurde, ce n'est pas détricoter le travail d'un auteur.

On retrouve aussi beaucoup de « et » dans le texte.

J. M.-G. : Les phrases sont beaucoup plus liées qu'en français moderne. Selon les cas, le « et » n'est pas simplement un petit mot qui relie, il a parfois presque le sens de « car » ou « en effet », donc moi j'ai du mal à les enlever.

J.-L. N. : On pourrait les abolir et vraiment moderniser le texte, mais, dans l'ancien italien en tout cas, on n'aimait pas qu'une phrase commence par rien, et on a envie que transparaisse cette écriture ancienne.

Dans le même ordre d'idées, ce n'était pas non plus gênant qu'il y ait des répétitions de mots ?

J. M.-G. : Ce sont des auteurs lettrés qui ont un choix de vocabulaire que n'avait pas à l'époque le commun des mortels, donc la répétition d'un même mot est un choix stylistique de l'auteur.

J.-L. N. : À ce propos, nous avons fait une traduction d'une nouvelle du *Décameron* de Boccace : la fameuse *Griselda*. Garder les mots quand ils sont employés quinze fois dans la nouvelle permet à un Français qui veut faire une étude sur le style de Boccace de ne pas passer à côté de ce choix de l'auteur. Dans le texte d'Alamanni, vous avez proposé de remplacer le fameux mot « princesse », lors de sa première occurrence, par « comtesse ». Je ne suis pas d'accord parce que justement on trouve « princesse » ailleurs, donc si on met « comtesse » on perd cet écho entre le début et la fin du texte, ce qui est dommage.

J. M.-G. : C'est là qu'on voit la proximité entre l'italien et le français. *Principessa*, en italien, a le même sens que « princesse » en français : c'est le titre le plus élevé après le roi dans la hiérarchie nobiliaire, mais *principessa* a aussi pris ce sens figuré de belle jeune femme dotée de toutes les qualités.

Globalement, pour la traduction de « Blanche de Toulouse », quelles ont été les plus grandes difficultés rencontrées ?

J.-L. N. : D'abord, il y a la question du vocabulaire : il faut chercher la définition ancienne des mots et ne pas se laisser avoir par l'évolution du sens, ils doivent avoir le sens des mots usités à l'époque, comme « avarice ». Ensuite, il y a souvent des soucis avec les pronoms parce qu'il y en a beaucoup et finalement on ne sait plus de qui on parle. Parfois il faut lire quelques paragraphes pour se rendre compte que c'était telle personne qui faisait telle action. Et puis je dois dire que l'histoire elle-même me paraissait un peu tirée par les cheveux : elle ne veut pas se marier avec lui parce qu'il ramasse un grain de grenade... mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Bref, ça ne me semblait pas être le sens premier... Vous savez, la grenade, c'est aussi un symbole classique du sexe de la femme. Il est très fréquent dans nombre de nouvelles d'avoir des doubles sens. On est toujours en train de se poser des questions...

Le mot « avarice » n'est pas utilisé tout à fait dans le même sens dans les deux cas où vous l'avez choisi. Dans le deuxième cas, le sens est plus proche de jalousie.

J.-L. N. : En fait, il y a une troisième occurrence du mot « avarice » dans le résumé du début, il faut donc comprendre que c'est un mot capital pour l'auteur. À la première lecture je me suis dit : « Comment peut-on être avare pendant un repas ? » Ça me paraissait très bizarre. Je l'avais alors remplacé par « mauvais comportement », sans être plus précis. Puis le mot réapparaît deux fois avec des sens légèrement différents. C'est une solution de facilité et de fidélité de le garder puisque ça ne fait pas contresens.

Je prends un autre cas : il existe un mot italien, *virtù*, qui veut dire « vertu », pour aller vite. Dans *Le Prince* de Machiavel, il doit y être au moins trente fois. Ça veut dire plein de choses, la vertu : le courage (quand elle est appliquée à un jeune homme), l'acuité politique (quand c'est un prince), etc. Et il est d'usage, quand on traduit *Le Prince*, de garder « vertu ». On n'a pas forcément envie de l'élucider :

autant que le lecteur comprenne de lui-même que ce n'est pas complètement le même sens que de donner chaque fois le sens du mot avec des notes.

Dans une première version de la traduction, vous avez écrit « les étoiles m'ont envoyée dans ce monde ». Pourquoi l'avoir remplacé par « le destin m'a conduite en ce monde » ?

J.-L. N. : Mot à mot, c'est « pourquoi les étoiles m'ont envoyée dans ce monde ». Les étoiles, c'est le ciel : « le ciel m'a donné ce destin », mais cela apporte une connotation religieuse. Les étoiles, ça a une connotation moins marquée. La traduction « destin » est plus explicite. « Ma bonne étoile », par exemple, or ici c'est plutôt une mauvaise étoile, donc le lecteur ne ferait pas le rapprochement si facilement. Et puis on a choisi « conduite » parce que c'était l'idée qu'elle était tombée de son piédestal et que « réduite » est trop explicite.

J. M.-G. : Et « envoyée », ça fait trop lettre postale...

J.-L. N. : « Les étoiles », ça me paraissait presque un italianisme. En français, ça ne renvoie pas au même imaginaire. C'est très important, par exemple la « mer » en italien est un mot masculin : *il mare*. Ça change tout parce que pour un Français, on peut jouer avec la « mer » et la « mère », la dimension maternelle de l'eau. Pour un Italien c'est complètement inconcevable. Il nous arrive de traduire « l'océan » pour *il mare* si on veut enlever la connotation féminine de la mer.

À ce propos, est-ce que l'histoire de Blanche, comme celle de Griselda, vise à mettre en avant les vertus féminines, ou est-ce juste le reflet de la condition féminine de l'époque ?

J.-L. N. : Si Alamanni n'a écrit qu'une seule nouvelle et qu'elle est inspirée de la dernière du *Décameron*, c'est parce que c'est une habitude de reprendre le premier ou le dernier texte d'un auteur quand on veut lui rendre hommage. Par exemple, Pétrarque a traduit en latin une seule des cent nouvelles du *Décameron*, celle de Griselda. C'est une manière de dire qu'il a lu tout le *Décameron*. C'est une forme d'éloge. Je vais d'abord vous

donner un résumé extrêmement condensé de l'histoire de Griselda. Un marquis refuse le mariage, mais sa cour le lui impose pour qu'il ait une descendance. Pour se venger, il décide d'épouser une bergère, Griselda, et lui fait des enfants. Après quelque temps, le marquis lui fait croire qu'il a fait tuer leurs enfants parce qu'elle n'est pas de sa condition. Elle accepte la nouvelle sans broncher, la vérité étant qu'il les donne à élever à des sœurs. Plus tard, il lui fait croire qu'il annule le mariage et lui ordonne de retourner dans la forêt. Après quinze ou vingt ans, le marquis ordonne le retour de ses enfants et prétend qu'il va épouser sa fille adolescente. Il rappelle Griselda à la cour, lui demandant d'organiser le mariage en question, et elle accepte. Finalement, devant toute la cour réunie, le marquis révèle toute la vérité, expliquant qu'il a voulu prouver aux nobles que la noblesse de cœur peut se loger chez un être très humble. Griselda est donc la plus parfaite des femmes. Pétrarque relève que cette nouvelle est forcément une allégorie. Griselda incarne le chrétien, et le marquis, Dieu. Il nous arrive, dans l'existence, des choses dont on ignore le sens, qui paraissent nous accabler, mais en réalité c'est pour que nous puissions être accueillis dans le royaume des cioux ; à la fin, tout trouvera un sens. Cela ajoute une dimension un peu métaphysique. Et c'est ce sens qui va donner une grande fortune à sa nouvelle. Ici, Alamanni joue-t-il aussi sur cette dimension ? Pas tout à fait, parce que Blanche a quand même une part de responsabilité. Elle accepte d'avoir un amant avant de se marier, pour des pierres précieuses. C'est une femme un peu vénale.

D'après la biographie d'Alamanni, on peut penser qu'il a essayé, d'une certaine façon, de se venger des déboires qu'il avait connus en France auprès des femmes.

J. M.-G. : Il est certain qu'un Italien à la cour, et qui n'était pas noble, devait être repoussé par les jeunes femmes.

J.-L. N. : Et il se serait servi de la nouvelle de Boccace qu'il connaissait très bien pour se venger de la sorte.

J. M.-G. : Mais, dans cette nouvelle, l'homme non plus n'a pas un portrait très flatteur, parce qu'il montre aussi la cruauté peut-être hors de propos du Navarrais.

D'ailleurs, est-ce qu'à l'époque c'était un personnage misogyne ou est-ce juste notre vision du XXI^e siècle qui nous fait dire ça ?

J.-L. N. : En tout cas, ce que je voulais dire en racontant l'histoire de Griselda, c'est que, s'il lui en fait voir de toutes les couleurs, ce n'est ni le premier ni le dernier. Dans le fond, on peut imaginer qu'il s'inscrit dans une tradition du comportement de l'homme vis-à-vis de la femme, et du prince vis-à-vis de son épouse. Ça n'est pas qu'un homme comme les autres, c'est un prince qui est censé avoir un peu tout en excès... Il est un peu pervers aussi. Il y a tout le passage de la souffrance physique, qui renvoie peut-être à une dimension christique, un chemin de croix. Blanche a péché au début, et elle vit son chemin de croix comme une forme de résurrection sociale.

Pensez-vous les représentations de l'homme et de la femme particulières dans cette nouvelle ? Ici, c'est la femme qui est mise à l'épreuve, au lieu de l'homme qui est à l'épreuve de l'amour.

J.-L. N. : Je ne sais pas trop. C'est un personnage plus complexe qu'on imagine. Au fur et à mesure de la nouvelle, je trouve qu'ils gagnent en complexité. Derrière tout ça, il y a la maternité aussi : ce qui déclenche tout, c'est le fait qu'elle soit enceinte.

J. M.-G. : C'est une mise à l'épreuve pour elle.

J.-L. N. : En même temps pour lui, c'est sa descendance.

J. M.-G. : Oui, il pourrait prendre plus de précautions pour une femme qui attend son enfant... Lui pourtant se montre d'autant plus cruel.

J.-L. N. : Je crois que ça renvoie aussi à toute une représentation du risque de la maternité, de ses conséquences. On est dans une société où, naturellement, la virginité est la seule précaution possible pour ne pas tomber enceinte. Mais Blanche a franchi une limite, avec les conséquences que ça a pour la femme et pour l'homme. C'est une société – et ça va être vrai jusqu'au XIX^e siècle – où il y a énormément

de bâtards, c'est-à-dire des enfants nés hors mariage. C'est une institution, la bâtardise, les rois marient leurs bâtards entre eux, c'est une sorte de rang. Dans le cas de Blanche, des questions se posent : va-t-il être bâtard ? Faut-il se marier avant sa naissance ? Ne croyez pas cependant que ce soit un problème pour lui, d'un point de vue social, d'avoir un enfant bâtard, tout le monde en a. C'est pour elle que c'est un problème. Pour vous répondre, il est odieux avec elle mais, à la fin, il reconnaît l'enfant en dehors du mariage.

Il y a un autre personnage féminin intéressant, la chambrière...

J. M.-G. : La chambrière tient le rôle de la nourrice, c'est très important. Ce rôle est présent dans la pièce de Shakespeare *Roméo et Juliette*, tirée d'une nouvelle de la même époque. La nourrice aussi a un grand rôle en France, rappelez-vous *Phèdre*. Ici, la chambrière donne un mauvais conseil à Blanche, alors qu'elle devrait remplir un rôle de tutrice. Au lieu de ça, elle est vénale, le comte l'a achetée avec des pierres. Là, la vénalité domine le début du texte.

Ce qui est étonnant, car à la fin elle monte en grade.

J.-L. N. : Au fond, elle a fait ce que voulaient les pères des deux jeunes gens. Elle a contraint cette jeune fille à devenir l'épouse de l'homme qu'elle avait repoussé initialement. C'est immoral parce que la chambrière a prodigué de mauvais conseils, mais d'un point de vue politique elle a rempli sa mission.

Oui, mais sans savoir que c'était pour le comte. Elle a quand même poussé Blanche à la prostitution.

J.-L. N. : Oui, oui... Il ne faut pas non plus imaginer la vie des femmes de l'époque d'après ces textes. La chambrière dit : une fois qu'on a eu un premier amour, on peut en avoir plein, qu'est-ce que ça change, le plus dur c'est la première fois. On ne peut pas imaginer une société où ça n'avait pas lieu : ça avait lieu tout le temps. Il y a donc une volonté de montrer la société telle qu'elle est, de dire qu'il y a beaucoup d'hypocrisie derrière tout ça.

J. M.-G. : C'est assez fidèle de la haute société à cette époque. Indépendamment des pierres, c'est vrai que bien des femmes de la noblesse avaient des amants et des bâtards, et partaient discrètement quelques mois dans un couvent et revenaient mine de rien. L'enfant était élevé là-bas. Les femmes riches étaient souvent désœuvrées, et l'oisiveté, malheureusement, est mauvaise conseillère. Notre perception a changé avec le XIX^e siècle.

Pour revenir à la nouvelle, que pensez-vous qu'un auteur comme Alamanni puisse apporter à un lecteur du XXI^e siècle ?

J.-L. N. : La nouvelle en elle-même, d'un point de vue de la relation homme-femme, peut susciter des questions sur des comportements que l'on a qualifiés tout à l'heure de misogynies. Par exemple, sa souffrance quand elle marche alors qu'elle est enceinte, on pourrait trouver ça scandaleux.

J. M.-G. : Le lecteur contemporain se dirait en même temps : « À l'heure actuelle, dans bien des pays, c'est toujours le cas. » Le traitement de cette femme est courant dans certains pays.

En conclusion, avez-vous des conseils pour quelqu'un qui voudrait se lancer dans la traduction ?

J. M.-G. : On ne sait jamais tout, donc on va apprendre au fur et à mesure. Mais il est indispensable de posséder parfaitement la grammaire et la syntaxe, le vocabulaire vient après. Et ne pas oublier que la langue évolue dans le temps et dans le lieu.

J.-L. N. : Et, comme Bianca, garder du courage !



BIOGRAPHIE DE LUIGI ALAMANNI

NÉ À FLORENCE EN 1495, Luigi Alamanni est le fils de Piero di Francesco Alamanni et de sa quatrième épouse. Il est témoin de la crise politique de Florence, assistant deux fois à la chute de la république et deux fois au retour des Médicis. Son père, fidèle à ces derniers, se voit confier plusieurs ambassades par Laurent le Magnifique. Luigi jouit de l'éducation humaniste de la jeunesse dorée de Florence : il fréquente le Studio (l'université) et les jardins Rucellai, les fameux « Orti Oricellari », lieu de rencontre des esprits les plus cultivés de l'époque, dont Machiavel. Un complot contre Jules de Médicis est ourdi par le groupe des Orti Oricellari, qui sont arrêtés en mai 1522. Déclaré rebelle, Luigi a à peine le temps de s'enfuir ; ses biens sont confisqués et sa tête est mise à prix. Il s'exile d'abord à Venise puis en France, où de nombreux Florentins avaient trouvé fortune et honneurs auprès de François I^{er}. Durant ce premier séjour, Alamanni partage son temps entre la Provence, Lyon et la cour qu'il suit dans ses déplacements. Il espère surtout délivrer Florence avec l'aide du roi de France qui multiplie ses promesses de conquête de l'Italie, mais les espoirs des *fuorusciti* (les bannis) s'effondrent lorsque l'armée française se retire et qu'ils apprennent l'élection au pontificat du cardinal Médicis. En 1527, Florence chasse les Médicis pour la seconde fois et le Grand Conseil est rétabli. Alamanni est l'un des premiers proscrits amnistiés à rentrer au pays. En 1528, il participe à la mise en place de la milice chère à Machiavel. Il devient ambassadeur de Florence à Gênes et représente la République auprès de Charles Quint. Pendant le siège de Florence, en 1530, il est envoyé en ambassade auprès de François I^{er} pour obtenir son soutien, c'est alors qu'un nouveau bannissement le frappe : à Florence, les libraires s'exposent à des poursuites s'ils vendent ses œuvres. Luigi demeure à la cour française auprès de François I^{er}, qui l'apprécie particulièrement. Il voyage en France et retourne même en Italie, où il entre en contact avec les intellectuels de l'époque, dont l'Arétin. C'est à la cour, à Amboise, que Luigi Alamanni s'éteint le 18 avril 1556.

Théa Picquet

*Professeur des universités - Aix-Marseille Université,
spécialiste de la Renaissance italienne, CAER/ TELEMME*



PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE

L'OUVRAGE QUE VOUS AVEZ ENTRE LES MAINS est le fruit d'une collaboration entre des traducteurs professionnels et les étudiants de la licence professionnelle *Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition* du département Archives et Médiathèque de l'université Toulouse - Jean-Jaurès.

De la lecture du manuscrit à la diffusion du livre

Le département Archives et Médiathèque (DAM) prépare aux métiers des archives, de l'édition, des médiathèques et de la documentation. En son sein, la licence professionnelle *Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition* forme chaque année des étudiants animés d'une passion commune, le livre. Ils pourront gérer, traiter et valoriser l'écrit en vue d'une publication papier ou électronique et maîtriser les spécificités des différents métiers de l'édition tels que : correcteur(trice), maquettiste, assistant(e) d'édition, chargé(e) de communication.

Une formation complète et spécialisée

Cette formation permet d'appréhender la chaîne du livre, du manuscrit à la diffusion en librairie, en passant par la fabrication ou la rédaction de communiqués de presse. Elle offre également une ouverture sur l'histoire de la photo, l'histoire de l'art, le journalisme...

La licence professionnelle *Techniques et pratiques rédactionnelles appliquées à l'édition* s'appuie depuis douze ans sur le partenariat avec les milieux professionnels. Ce savoir-faire, développé traditionnellement au sein du DAM, a déjà fait ses preuves pour une insertion professionnelle rapide. Éditeurs, services de communication, studios de maquette, groupes de presse, etc. participent à la vie de cette licence en mettant à disposition leurs savoirs, leurs structures, leurs personnes ressources.

Cette licence professionnelle s'insère dans la filière édition du DAM à côté d'un master professionnel information-communication spécialité *Édition imprimée et électronique* qui forme des responsables éditoriaux.

Secrétariat du DAM : Nathalie Tullio

05 61 50 41 90 - dam@univ-tlse2.fr

<http://dam.univ-tlse2.fr>

LES ÉTUDIANTS DE LA PROMOTION 2014-2015

Alice Arnauld de Sartre

alice.aads@gmail.com
@AliceArnaulddeS

Marie-Christine Aulay

mariecaulay@gmail.com

Nicolas Bodin

bodin-n@hotmail.fr
@GroupeDarvec

Julien Barrabès

julien.barrabesgm@gmail.com

Jade Chu-Lejeune

jade.chulejeune@gmail.com

Luc Faizant

luc.faizant@hotmail.fr

Lauriane Isaac

lauriane.isaac@gmail.com

Cécile-Aurore Lartigue

cecile-aurore@outlook.fr
facebook.com/CALphotographe

Hugo Magnier

hugo.magnier@hotmail.fr

Lydie Margery

lydie.margery@hotmail.fr

Jessie Miquel

miquel.jessie@gmail.com
miqueljessie.wix.com/
jmcorrectrice

Joshua Norman

joshua.e.norman@gmail.com

Lisa Pujol

lisa-pujol@laposte.net

Laurine Saux

laurine.saux@hotmail.fr

Fanny Stahl

fanny.n.stahl@gmail.com

Alexis Testau

al.tes@laposte.net

Hannah Tixier

hannah.tixier@laposte.net

Nous sommes également présents
sur les réseaux sociaux!

**Retrouvez nos CV en ligne et téléchargez la version numérique
de *Bianca di Tolosa* ou *la Courtoisie catalane* sur le site du
département Archives et Médiathèque.**

L'ouvrage a été mis en pages sur iMac Intel i5,
avec la suite Adobe CC 2014

Achevé d'imprimer en juin 2015
sur les presses de Reprint, Toulouse

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015

Imprimé en France